



LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE

LA MINERVE.

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES.

5^{me.} ANNÉE.]

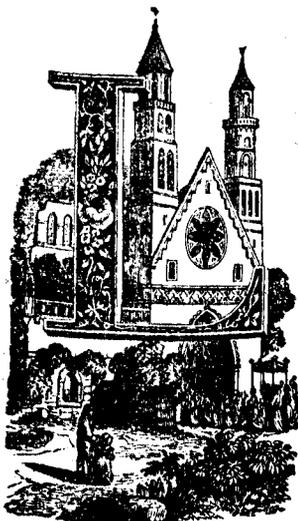
AVRIL 1850.

4^{me.} LIVRAISON.

HISTOIRE POPULAIRE, ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DE NAPOLEON ET DE LA GRANDE ARMÉE.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE VIII.



L'ANNÉE 1807 s'ouvrit pour ainsi dire par la bataille d'Eylau, bataille étrange, en ce sens qu'elle fut sans résultat politique. Les Russes y perdirent trente mille hommes, tant tués que blessés, et les Français seize mille. Chacun des deux partis s'attribua la victoire : un *Te Deum* fut chanté à Paris et à Saint-Petersbourg; mais ce mouvement d'orgueil des Russes fut court : le 26 mai, Dautzick est

pris ; enfin, le 14 juin suivant, les deux armées se trouvent en présence à Friedland.

—Ce jour est une époque heureuse ! s'écria Napoléon en passant devant le front de ses grenadiers : c'est l'anniversaire de Marengo ! effectivement, de même qu'à Marengo, la bataille fut définitive : les Russes furent écrasés. Le czar, se trouvant dans la même position qu'à Austerlitz, prit la résolution de s'humilier une seconde fois. Le 21 juin un armistice est proposé et accepté ; cet armistice n'est que le prélude de la paix de Tilsitt, signée le 9 juillet 1807. Un an après (en septembre 1808), Napoléon et Alexandre sont réunis à Erfurth. Au milieu de l'affluence de rois, de princes et de grands personnages de toute sorte qui les entouraient, les deux empereurs aimaient à s'isoler de cette foule d'automates dorés, et à passer ensemble des journées entières dans la plus parfaite intimité. Un matin que Napoléon sortait à pied de son palais, accompagné d'Alexandre, sous le bras

duquel il avait amicalement passé le sien, il s'arrêta devant le grenadier qui, posé en faction au bas de l'escalier, leur présentait les armes. Napoléon le regarde un moment en secouant la tête d'un air d'orgueil, et faisant remarquer à Alexandre ce soldat, dont le visage est orné d'une cicatrice qui part du front et descend jusqu'au milieu de la joue :

—Que pensez-vous, sire mon frère, lui dit-il, de soldats qui survivent à de pareilles blessures ?

— Et vous, sire mon frère, répond Alexandre, que pensez-vous des soldats qui les font ?

—Ils sont morts, ceux-là !... murmura le grenadier d'une voix grave, sans rien perdre de son immobilité.

Alexandre, dont la belle réponse avait un moment embarrassé Napoléon, se tourna alors vers ce dernier en disant avec courtoisie :

—Mon frère, ici comme ailleurs, la victoire vous reste.

—Mon frère, c'est qu'ici comme ailleurs mes grognards ont donné.

Et Napoléon s'éloigna en faisant un geste de remerciement au factionnaire, qui ne détourna même pas les yeux.

Les deux empereurs quittèrent Erfurth le 14 octobre.

L'envahissement du Portugal, qui avait eu lieu précédemment par les troupes françaises, n'était qu'un acheminement à la conquête d'Espagne, où régnait Charles IV, tiraillé par deux pouvoirs opposés, le favori Godoy et le prince des Asturies, Ferdinand. Offusqué d'un armement maladroit fait par Godoy au moment de la guerre de Prusse, Napoléon n'avait jeté qu'un regard sur l'Espagne, regard rapide et inaperçu, mais qui lui avait suffi cependant pour y voir un trône à prendre. Aussi, à peine en possession du Portugal, ses troupes pénétrèrent dans la Péninsule, et, sous prétexte de guerre maritime et de blocus, occupèrent d'abord les côtes, puis les principales places, puis enfin formèrent autour de Madrid un cercle qu'elles n'avaient qu'à resserrer pour être, en trois jours, maîtresses de la capitale. Sur ces entrefaites, une révolte

éclata contre le ministère, et le prince des Asturies fut proclamé roi, sous le nom de Ferdinand VII, à la place de son père : c'était tout ce que demandait Napoléon.

Il était à Saint-Cloud lorsqu'il apprit ces événements et la capitulation de Baylen par le général Dupont. Il en fut affligé autant qu'indigné, et résolut d'aller lui-même, en Espagne, se placer à la tête de ses armées pour la soumettre. Madrid avait été évacuée par les troupes françaises, et Joseph Bonaparte s'était retiré à Burgos pour y attendre des secours de son frère. A la nouvelle de cet événement, Napoléon avait jugé parfaitement de la gravité des circonstances ; son intention était de frapper l'Espagne de terreur par un de ces coups qu'il savait porter si à propos. La garde impériale traversa la France en poste, et lui-même, franchissant les Pyrénées, s'avança à pas de géant, en refoulant devant lui tout ce qui s'opposait à son passage. A Somo-Sierra, l'ennemi s'était retranché sur la montagne ; mais, tandis que notre infanterie montait à droite et à gauche, les lanciers polonais escaladaient pour ainsi dire avec leurs chevaux une route percée en spirale, au milieu des balles et des quartiers de roches que l'ennemi faisait pleuvoir sur eux, et se précipitaient sur ces redoutes élevées par la nature, en sabrant les Espagnols, qui, épouvantés par tant d'audace, se retiraient en toute hâte sur Madrid. Napoléon les poursuivit, et arriva presque en même temps qu'eux aux portes de cette capitale. La résistance y avait été organisée. On se défendit longtemps avec opiniâtreté ; soldats et citoyens rivalisèrent de zèle et de courage. Une sorte de fureur patriotique animait les combattants ; le fanatisme poussait les Espagnols au martyre. Des moines, le crucifix d'une main, l'escopette de l'autre, donnaient eux-mêmes l'exemple ; mais tant d'héroïques efforts devaient être inutiles devant la bravoure et le sang-froid de nos bataillons. Les Espagnols succombèrent, et nos soldats, franchissant des monceaux de cadavres, enlevèrent la position du Retiro, après la lutte la plus acharnée dont l'histoire de nos guerres dans la Péninsule fasse mention. C'en était fait de la ville de Madrid sans Napoléon, qui fit proposer aux autorités locales une capitulation des malheurs, la destruction. Parmi les noms que l'empereur lut au bas de cette capitulation, il remarqua celui du marquis de Saint-Simon,

—Cet officier général est Français, dit-il au prince de Neuschâtel ; il a porté les armes contre sa patrie : qu'il soit arrêté, jugé et exécuté selon toute la rigueur de nos lois militaires. Je défends à qui que ce soit d'intercéder en sa faveur.

A un ordre si formel il n'y avait rien à répondre. Berthier se rendit chez le général Belliard, qui venait d'être nommé gouverneur de Madrid, et lui transmit l'ordre qu'il avait reçu. Belliard fit valoir quelques considérations en faveur du marquis ; il invoqua la capitulation qui avait été ratifiée ; le prince de Neuschâtel se borna à lui répondre d'un air consterné :
—L'empereur le veut ainsi.

Il n'y avait plus qu'à obéir. A onze heures du soir, un conseil de guerre est convoqué, et M. de Saint-Simon, qui avait été amené à l'état-major, paraît bientôt devant ses juges. C'était un vieillard plus que septuagénaire ; sa figure était calme, son langage plein de dignité ; il ne lui avait fallu qu'un

instant pour se faire des amis de tous les officiers qui l'entouraient. Devant le conseil, le marquis ne chercha pas à disputer le reste d'une vie qui n'avait jamais démenti le beau nom qu'il portait, et il se borna à présenter à ses juges, comme justification du crime qui lui était imputé, le résumé de sa conduite politique.

Malgré la noblesse de son langage, le tribunal, pensant que M. de Saint-Simon, par le seul fait de sa radiation de la liste des émigrés, n'avait pu perdre la qualité de Français, même après son refus de prêter serment aux constitutions de l'empire, crut devoir lui faire l'application de la loi, et la peine de mort fut prononcée à l'unanimité. A cette nouvelle, la fermeté du marquis ne se démentit pas ; à voir sa belle figure et l'air abattu de ses juges, on eût dit que les rôles avaient changé.

Cependant mademoiselle de Saint-Simon, en apprenant l'arrestation de son père, était accourue à l'état-major pour savoir le motif de cette mesure sévère. Elle était assise au milieu d'officiers auxquels elle avait su commander le respect et l'intérêt. Ceux-ci lui prodiguaient des consolations et s'efforçaient de faire naître dans cette âme angélique un espoir qu'ils étaient loin de partager ; mais quand la condamnation de son père fut connue, quoiqu'on évitât de lui laisser pressentir ce triste dénouement, elle comprit aux figures attristées des officiers qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Elle allait les interroger, lorsque le général Belliard entra dans le salon pour demander l'aide-de-camp de service. Aussitôt mademoiselle de Saint-Simon s'élança vers lui, et lui saisissant le bras :

—Général, lui demande-t-elle d'une voix tremblante, où est mon père ? Qu'est-il devenu ? Quel crime peut-il avoir commis ? Menez-moi vers lui, je vous en conjure !

Belliard hésite à lui dire toute la vérité ; mais enfin, vaincu par les instances de la jeune fille, il lui répond, en cherchant à maîtriser l'émotion qu'il éprouve :

—Eh bien ! oui, mademoiselle, il faut vous l'avouer, M. de Saint-Simon vient d'être condamné pour avoir porté les armes contre l'armée française, contre sa patrie ; mais croyez-moi, tout espoir de le sauver n'est pas perdu.

—Ah ! monsieur, s'écrie-t-elle, en proie au plus violent désespoir, sauvez mon père ! sauvez-le, ou je meurs avec lui !

—Hélas ! ce que vous me demandez n'est pas en mon pouvoir. Cependant, dussé-je encourir toute la colère de l'empereur, je vous aiderai à obtenir la grâce de votre père. Malgré les ordres que j'ai reçus à son égard, je vais ordonner que l'exécution de l'arrêt soit suspendue ; mais il vous faut monter sur-le-champ en voiture avec un de mes officiers, et tâcher d'arriver jusqu'à l'empereur, qui doit passer la revue de sa garde à la pointe du jour. Partez, mademoiselle ; le ciel et votre piété filiale feront le reste.

Puis Belliard appelle un capitaine d'état-major :

M. Rastoul, lui dit-il, vous allez monter dans ma voiture avec mademoiselle de Saint-Simon ; vous vous rendrez à Chamartin, où la garde doit être en ce moment. Tuez mes chevaux, s'il le faut, mais faites en sorte d'arriver avant que l'empereur ait achevé son inspection. Il vous faudra percer jusqu'à lui, entendez-vous bien, pour que mademoiselle, que je confie à votre honneur, puisse lui parler. Allez, monsieur,

Il créa des places pour ceux qui, hors d'état de servir encore à la guerre, pouvaient remplir des fonctions administratives. Ce fut ainsi que MM. de Contades, Duverdier, Delavédrine, Arcambal et une foule d'autres, furent inscrits pour des emplois civils qu'ils remplirent à leur retour en France ; car Berthier, en sa qualité de premier garde-note, avait soin d'écrire à chaque ministre pour que les ordres de l'empereur fussent ponctuellement exécutés. Personne ne fut oublié, les troupes même les plus éloignées du quartier général se ressentirent de ses bienfaits, parcequ'il existait entre Napoléon et ses compagnons de gloire une solidarité intime, réciproque, à laquelle, lui, il ne manqua jamais.

Du 14 juillet au 17 octobre suivant, Napoléon habita constamment Schœnbrunn. Il n'alla à Vienne que rarement et *incognito*. M. de Montesquiou, qui venait de succéder à M. de Talleyrand dans ses fonctions de grand chambellan, avait monté somptueusement, au théâtre de Schœnbrunn, un spectacle allemand et italien ; de sorte que chaque soir on pouvait entendre soit le *Don Juan* de Mozart, soit le *Barbier de Séville* de Paësiello, ou voir le ballet de la *Rosière*, exécuté par une bonne troupe de danseurs dirigée par Aumer, du grand Opéra de Paris. Napoléon assistait assez souvent à ce spectacle, pendant trois quarts d'heure au plus, lorsque c'étaient les Italiens qui jouaient ; jamais il ne restait au ballet. Les travaux du cabinet étaient dirigés par lui comme s'il eût été à Paris. Les parades militaires avaient lieu à neuf heures du matin dans la grande cour du château ; on y descendait par un bel escalier en forme de fer à cheval. Assez ordinairement, la plupart des officiers généraux de l'armée et presque tous les officiers supérieurs de la garde, lorsqu'ils n'étaient point de service, se tenaient sur les dernières marches et sur les bas côtés. Napoléon, en descendant du palais, s'arrêtait toujours on pour leur adresser quelques questions ou pour écouter les demandes qu'ils pouvaient avoir à lui faire.

L'empereur alla chasser plusieurs fois dans la magnifique forêt qui fait suite au parc de Schœnbrunn, mais c'est qu'il n'y avait pas eu d'audience publique ces jours-là. Cela était rare, car tout le temps qu'il demeura à Schœnbrunn, il consacra au moins quatre jours par semaine à recevoir ceux des Français qui se trouvaient en Autriche par suite des événements de la guerre, et même les Autrichiens de distinction, pourvu qu'ils parlassent notre langue.

Il ne faut pas croire, toutefois qu'on pénétrait auprès de Napoléon aussi facilement qu'on le faisait auprès de saint Louis, sous le fameux chêne de Vincennes : peu de personnes étaient refusées, mais il fallait donner son nom, sa qualité et son adresse deux jours à l'avance, au chambellan de service. Cela fait, on pouvait être certain d'être admis au jour indiqué. Napoléon tenait ordinairement ces sortes d'audiences dans la salle des gardes, qui est très-vaste.

Chacun était admis à son tour devant l'empereur ; mais tous ceux qui se trouvaient présents pouvaient entendre les paroles prononcées par lui en réponse aux demandes qui lui étaient faites ; il avait même soin, dans ces occasions, d'élever la voix, qu'il avait naturellement brève, pleine et grave tout à la fois, comme s'il eût voulu témoigner ainsi que sa justice ne craignait point la publicité.

Un de ses secrétaires (M. Fain ou M. de Menneval) se tenait auprès de lui pour écrire ses ordres. Le prince Berthier, ou le grand maréchal, ou l'aide de camp de service, était toujours présent, tenant à la main un carnet et un petit porte-crayon que Napoléon lui prenait vivement des mains lorsqu'il voulait écrire une note ou une recommandation en marge de la pétition qui lui était présentée ; déchiffrait ensuite qui pouvait la note ou la recommandation !

Le 18 juillet, un décret accorda deux croix d'honneur à l'artillerie légère du 3^{me} corps, quatre croix au 3^{me} régiment de la Vistule, six croix au 4^{me} régiment de ligne, huit croix à la division du duc de Rivoli, et dix croix à celle d'Oudinot, auxquelles on dut en partie le succès de la bataille de Wagram ; en tout, 30 croix à répartir entre 250,000 hommes.

La munificence des gouvernants a singulièrement augmenté depuis ce temps, du moins sous ce rapport.

Le 15 août, il y eut *Te Deum* à Saint-Etienne de Vienne, gala le soir chez le général Andréossi, gouverneur de la ville, et, la nuit, illumination générale. Le même jour, le prince de Neufchâtel fut nommé prince de Wagram ; le maréchal Masséna, prince d'Essling ; le maréchal Davoust, prince d'Eckmühl. La veille, Napoléon avait créé ducs Maret, Oudinot, Macdonald, Clarke, Champagny, Régnier et Godin. Enfin il institua, en faveur des mutilés des champs de bataille, l'ordre des Trois-Toisons, qu'on appela plaisamment l'ordre du Sépulcre, à cause des conditions d'admission qui semblaient en exclure tout être vivant, par le nombre des blessures qu'il fallait avoir reçues et des batailles auxquelles on devait avoir assisté pour être éligible. Le but véritable de cette nouvelle décoration était la destruction de la Toison d'or. Napoléon, à qui appartenaient les Pays-Bas et qui tenait l'Espagne, voulait humilier l'Autriche, vaincue pour la troisième fois, en créant l'ordre des Trois-Toisons. A chaque pas ne retrouvait-on pas, dans cette période de notre histoire, la pensée gigantesque de la souveraineté européenne ?

L'armistice de Znaim une fois conclu, des plénipotentiaires avaient été nommés pour traiter définitivement de la paix.

Le débat fut long. M. de Champagny arrachait million à million. En homme habile, il arriva jusqu'à quatre-vingt-cinq. Vers les trois heures de la nuit, tous les points étaient réglés. M. de la Bénadière, alors chef de la première division au ministère des affaires étrangères, qui avait accompagné le ministre, fut appelé pour expédier les deux copies du traité, qui étaient signées à cinq heures, et à six, M. de Champagny était de retour à Schœnbrunn. Napoléon le vit entrer dans son cabinet avec un sentiment d'inquiétude.

— Eh bien ! qu'avez-vous fait cette nuit ? demanda-t-il.

— La paix, sire.

— Et le traité est signé ?

— Oui, sire : le voilà !

A cette vue, la figure de Napoléon s'épanouit.

— Ah ! ah ! voyons donc ce traité ?

M. de Champagny lui en fit la lecture.

— Quoi ! quatre-vingt-cinq millions, lorsque j'étais disposé à me contenter de soixante et quinze ! Cela est très-bien, M. le duc.

Et chaque article que lui lisait le ministre obtenait le suffrage de Napoléon, qui manifestait sa joie en se frottant les mains

et en accompagnant ce geste de ses exclamations favorites.

Cette lecture achevée, Napoléon prit le papier des mains du ministre, le replia, puis, le mettant dans la poche du pan de son habit, se promena diagonalement sans dire mot.

Enfin se retournant vivement :

M. le duc, dit-il, voilà un bon traité ; je suis très-satisfait. Allez vous reposer : vous devez en avoir besoin.

Et, lui faisant de la main un signe amical, il ajouta :
—A demain !

C'était bien rarement qu'il arrivait à l'empereur d'exprimer ainsi son approbation. Dès ce moment, il donna ses ordres pour son départ de Schœnbrunn, qui fut fixé au 17.

EMILE MARCO DE ST. HYLAIRE.
(A CONTINUER.)

SCENES DE LA VIE MEXICAINE.



U commencement de l'année 1835, je me trouvais à Mexico, aux prises avec une affaire assez épineuse ; il s'agissait du recouvrement fort problématique d'une créance assez considérable sur un débiteur dont on ne pouvait retrouver la moindre trace. Les intérêts qui m'étaient confiés exigeaient que l'affaire fut conduite énergiquement, et je m'étais adressé en conséquence à plusieurs hommes de loi connus pour n'intervenir jamais en vain dans ces cas difficiles. Tous avaient

commencé par me promettre leur concours, mais, dès que j'avais nommé le débiteur introuvable (il s'appelait don Dionisio Peralta), tous s'étaient récriés et avaient opposé à mes justes réclamations les plus étranges faux-fuyans. Celui-ci ne se serait jamais pardonné de causer le moindre chagrin à un aussi galant homme, que le seigneur Peralta ; celui-là lui était attaché par un *compadrazgo* (1) de vieille date : le troisième m'objectait avec attendrissement les souvenirs d'une étroite liaison d'enfance. Un quatrième fut plus franc que les autres, et me laissa entrevoir qu'au fond de tous ces scrupules d'amitié il y avait la crainte de quelque estocade, procédé que le seigneur Peralta avait sans doute mis plus d'une fois en usage pour se débarrasser de créanciers trop pressans.—Je ne vois, ajouta-il, que le licencié don Tadeo Cristobal qui puisse se charger de votre affaire. Il a un cœur de roc et une main de fer. C'est l'homme qu'il vous faut.—Je courus aussitôt à la calle de los Balanes, où demeurait, m'avait-on dit, le licencié don Tadeo ; mais là m'attendait un nouveau mécompte. Don Tadeo venait de quitter son logement, et nul ne put ou ne voulut me dire où il avait élu domicile.

Découragé et abattu au terme d'une journée tout entière passée en courses inutiles, je me promenais assez tristement sous

les Arcades des Marchands (*Portales de los Mercaderes*), près de la grande place de Mexico. J'avais résolu, en désespoir de cause, de demander quelques renseignements sur don Tadeo aux nombreux écrivains publics dont les échoppes situées sous ces galeries sont autant de bureaux de renseignements toujours ouverts ; mais, arrivé sous les arcades, j'oubliai le motif qui m'avait amené dans cette espèce de bazar, rendez-vous quotidien des oisifs de Mexico, et mon attention fut entièrement distraite par le tableau animé qui se déroulait sous mes yeux. On s'étonnera moins de cette distraction si l'on se figure le magique aspect de la Plaza Mayor de Mexico une heure avant le coucher du soleil. Les *Portales de los Mercaderes* occupent, en effet un des côtés de cette place immense, que la cathédrale, l'*Ayuntamiento* et le palais du président bornent sur les trois autres faces. Les plus belles rues de Mexico viennent déboucher entre ces édifices ; c'est la rue de la *Primera Monterilla* toute bordée de boutiques élégantes ; c'est la rue de *los Plateros* ou des *Orfèvres*, presque exclusivement occupée par des joailliers ou des bijoutiers. Puis, en regard de ces rues, où le commerce européen déploie toute sa splendeur, le menu négoce mexicain semble avoir choisi pour théâtre les sombres arcades de *los Mercaderes*. A l'époque de mon séjour à Mexico, aucune innovation à la française n'était venue encore altérer la physionomie pittoresque de ces arcades, qui rappelaient assez fidèlement ce qu'on nomme à Paris les Piliers des Halles. De lourds arceaux s'adossaient d'un côté à de vastes magasins, de l'autre à des pilastres au pied desquels se dressaient des boutiques (*alacenas*) abondamment pourvues de livres de piété, de rosaires, de dagues et d'éperons. A côté de ces boutiques, comme pour représenter la vente de détail à ses derniers degrés, des *léperas* en haillons trafiquaient de quelques verroteries, et, leur fonds de commerce sur un doigt de la main, poursuivaient les chalandes de leurs importunes sollicitations. De temps à autre, des vendeuses de canards sauvages en ragoût ou *tamales* (2), accroupies dans l'ombre des arceaux, mêlaient au bourdonnement de la foule leur cri si connu : *aquí hay pato grande, mi alma ; seniorito, vengu sted* (3), ou celui non moins populaire

(2) Espèces de quenelles faites de maïs et de viandes fortement assaisonnées de piment et cuites dans une feuille de maïs.

(3) " J'ai du bon canard, mon ame ; venez, mon jeune seigneur."

(1) *Compérage* ou *parainage*.

et plus bref: *Tamales queretanos* (4). Les passans et les acheteurs n'étaient pas moins curieux à observer que les marchands. La couleur chatoyante des robes et des *tapalos* (5), l'or des *mangas*, les bariolages des *sarapes*, formaient sous la douteuse lumière que laissaient pénétrer les pilastres, un pêle-mêle étincelant qui rappelait les plus folles mascarades vénitienes. C'était le soir surtout que la foule qui se pressait sous les arcades des *Mercaderes* offrait un brillant spectacle. Le soir, échoppes et boutiques se fermaient, et les Arcades des Marchands devenaient un club politique. Assis sur le seuil des portes soigneusement verrouillées, ou arpentant à grands pas cette espèce de cloître, officiers et bourgeois s'entretenaient des révolutions faites ou à faire, jusqu'à l'heure où les galeries presque désertes servaient d'asile à de plus doux mystères et n'entendaient plus résonner sous leurs voûtes silencieuses que le murmure étouffé de quelque entretien d'amour.

J'étais depuis quelque temps déjà sous les Arcades des Marchands, lorsque la vue d'une échoppe d'écrivain public vint me rappeler le but de ma promenade. Parmi les industriels des *Portales*, les écrivains publics forment une corporation considérable. Il ne faut pas oublier qu'au Mexique l'instruction primaire est encore assez généralement négligée, et que les fonctions d'écrivain public, au milieu de cette population illettrée, n'ont rien perdu de leur primitive importance. La plume docile des *évangélistes*, (c'est ainsi qu'on les appelle), est requise pour mille commissions plus ou moins délicates, et souvent assez équivoques, depuis la lettre d'amour la plus banale jusqu'au billet que le *bravo* écrit à sa victime pour l'attirer dans quelque ténébreux guet-apens. L'évangéliste que j'avais remarqué parmi ses nombreux confrères était un homme de petite taille, au crâne presque chauve, à peine entouré de quelques cheveux grisonnans. Ce qui l'avait surtout désigné à mon attention, c'était l'expression de jovialité sardonique qui animait cette physionomie d'ailleurs insignifiante. J'allais me diriger vers cet homme pour lui demander des renseignemens sur don Tadeo, lorsqu'un incident, qui se prolongea au-delà de mon attente, vint me contraindre inopinément à reprendre mon rôle d'observateur taciturne. Une jeune fille s'était approchée de l'échoppe de l'écrivain.

—Tio Luquillas ! dit-elle.

—Qu'y a-t-il ? répondit l'écrivain.

—J'ai besoin de vous.

—Je m'en doute bien, puisque vous m'appelez, reprit Tio Luquillas, et, croyant avoir deviné l'objet du message qu'on avait lui dicter, il déplia avec complaisance une feuille de vélin couleur de rose, glacé et enjolivé de cupidons gaufrés ; mais la jeune *china* fit de sa main brune et mignonne un geste d'impatience.

—Que voulez-vous, dit-elle, qu'un homme qui va mourir fasse de votre papier rose ?

—Ah ! diable ! dit l'écrivain sans s'émouvoir, tandis que la jeune fille passait une de ses longues nattes sur ses beaux yeux mouillés de larmes.—Ainsi, ce sont des adieux ?

Un sanglot fut la seule réponse de la *china* ; puis, se pen-

chant vers l'oreille du vieux scribe, elle s'efforça de lui dicter une courte lettre, non sans faire de fréquentes pauses pour reprendre haleine et donner carrière à ses larmes. Jamais le contraste de la vieillesse impassible et de la jeunesse passionnée ne m'avait paru plus émouvant. Je n'étais pas le seul à le remarquer, et chaque promeneur qui venait à passer devant l'échoppe de Tio Luquillas ne manquait pas de jeter sur la jeune *china* un regard de commisération et de curiosité. L'écrivain venait de plier la lettre, à laquelle l'adresse seule manquait, lorsqu'un passant, plus hardi ou plus curieux que les autres, vint se jeter brusquement au travers de l'entretien. La physionomie de ce nouveau venu ne m'était pas inconnue, et je me souvins que, placé à côté de moi au cirque des taureaux, il m'avait, quelques jours auparavant, en véritable amateur, commenté de la façon la plus attrayante un spectacle que j'aimais passionnément. Le moment étant peu favorable pour questionner à mon tour l'écrivain je ne crus pas devoir me rapprocher du groupe, et je restai à quelques pas de la boutique, attendant avec patience le moment où le nouveau visiteur de Tio Luquillas se serait éloigné. Cet homme qu'une heure ou deux de causerie m'avaient seules fait connaître, m'inspirait une sorte d'intérêt. Il était âgé de quarante ans environ. Ses traits ne manquaient pas de noblesse, malgré l'expression de sombre ironie qui venait souvent en altérer la régularité. A défaut du souvenir de notre première rencontre, l'étrangeté de son costume eût suffi pour me le faire remarquer. L'amateur de taureaux portait un ample manteau bleu doublé de rouge, et il avait pour coiffure un vaste *sombrero* de vigogne fauve à larges galons d'or.

—Pour qui est cette lettre, mon enfant ? demanda-t-il à la *china* avec un certain air d'autorité.

La jeune fille désigna de la main la prison du palais présidentiel, et murmura un nom que je n'entendis pas.

—Ah ! c'est pour Pepito ? répliqua l'inconnu à haute voix.

—Hélas ! oui, et je ne sais comment lui faire parvenir ma lettre, répondit la jeune fille.

—Eh bien ! ne soyez pas en peine. Voici une occasion que le ciel vous envoie.

En ce moment, la foule évacuait les galeries pour se porter tumultueusement sur la *Plaza Mayor*. Quel était le motif de cette brusque alerte ? Un fait trop commun à Mexico, un assassinat qui venait d'être commis sur la voie publique. On avait saisi le meurtrier, relevé la victime, et le funèbre cortège s'acheminait vers la prison la plus voisine. Cette prison était précisément celle où était renfermé l'amant de la jeune fille, et je compris sans trop de peine le sens des paroles d'espoir qui venaient d'être adressées à la *china*.

La procession qui défilait en ce moment sur la place avait dans son aspect demi-comique, demi-lugubre, une originalité toute locale. Un *cargador* (portefaix) marchait en tête, portant sur ses épaules, à l'aide d'une courroie retenue sur son front (comme c'est l'habitude des portefaix mexicains), une chaise sur laquelle était attaché un homme ou plutôt un cadavre, enveloppé d'une couverture ensanglantée. L'assassin, placé entre quatre soldats, suivait immédiatement sa victime. Des curieux désœuvrés et quelques amis du mort grimaçant la douleur tant bien que mal fermaient le cortège. De tous ces hommes plus ou moins émus ou affairés, le plus tranquille

(4) *Tamales* de Querétaro, ville à quarante lieues de Mexico.

(5) *Chale* qui sert aussi de coiffure.

LES IMAGES DE LA TAPISSERIE.



VEZ-VOUS jamais remarqué, ô vous tous, les hôtes de la maison, grands et petits enfants, pères ou fils, mères ou demoiselles, l'influence des tapisseries sur la vie réelle? N'avez-vous pas été gais devant un beau papier peint, couvert de bluets et de roses, tristes devant une peinture à l'huile, pistache ou chocolat? et n'avez-vous pas songé souvent au peu d'espace qui sépare le tapissier du philosophe?

Oh! qui nous rendra, à nous autres les hommes de trente ans, la tapisserie fleurie ou chinoisée contre laquelle s'appuyaient nos berceaux! —C'étaient tantôt des grappes de marguerites et d'anémones qui faisaient du logis un kiosque aux splendeurs arabes, tantôt une lanterne magique pleine de diableries bouffonnes, tantôt un kaleïdoscope fantastique, aux formes mille fois changeantes. Là se heurtaient les ronds, les carrés, les rectangles, les spirales, tous les ordres de l'architecture, tous les caprices de la forme, les figures de géométrie, tantôt divisés, tantôt réunis, semblaient y danser une polka perpétuelle.

Or, le matin, quand le soleil de mai venait parsemer nos rideaux de taches mouvantes et lumineuses, nos yeux, après avoir cherché Dieu au ciel et notre mère sur terre, se fixaient sur cette tapisserie chérie; la mienné représentait une pluie de lilas et de myosotis, parmi lesquels, à certaines distances, apparaissait un ange, qu'on eût pris pour un amour tant sa figure était rosée et ses ailes étincelantes de couleur. A l'aube, quand l'oiseau chantait sur la branche le premier angelus, cette averse charmante et immobile, semblait tomber en avalanches embaumées, comme pour faire un lit de parfums et de joies à mes jeunes espérances.

A mon chevet, à l'endroit même où je posais ma tête, se trouvait un des chérubins qui semblaient guider les fleurs dans leur course vagabonde; il était le témoin de mes premiers soupirs, il était le confident de mes premières impressions, témoin impassible, confident discret et infatigable, dont le regard ne me quittait jamais.

Il venait parfois à la maison un vieux brave homme, né au milieu de la Flandre française, et qui me racontait sans cesse, avec un intérêt nouveau, les contes de la Kermesse et les légendes de la veillée. Je l'écoutais des heures entières, en comptant machinalement les pois blancs dont était tigré son gilet écarlate, quand il m'initiait aux hauts faits de M. et madame Gayant, de Douai, et aux miracles de la chandelle d'Arras.

—Père Denis, lui dis-je un jour, avez-vous vu l'ange à la robe bleue de ma tapisserie?

—Sans doute, répondit-il, il a une figure rose et des yeux bien doux.

—Oui, père Denis.

—Je l'ai vu assurément.

—Si vous le connaissez, père Denis, sauriez-vous me dire pourquoi il me suit des yeux quand je suis dans ma chambre!

Le père Denis sourit et sembla réfléchir.

—Les images de tapisserie, dit-il enfin, ont de l'esprit parfois...

—Vraiment!

—Tu auras fait quelque faute.

Je fis un examen de conscience, et je ne trouvai rien de bien grave à me reprocher.

—Ah! fis-je pourtant, j'ai un remords.... j'ai sauté dix lignes à ma prière du soir!

—Voilà! s'écria le père Denis, voilà pourquoi l'ange de la tapisserie te suit des yeux avec tant d'insistance. Je te conseille de faire au plus tôt ta paix avec lui.

—Assurément; car ils ne restent pas toujours ainsi collés à la muraille. La nuit, tandis que tout dort, anges et fleurs se détachent du papier sur lequel ils sont prisonniers; les fleurs vont rendre visite à leurs sœurs des buissons fleuris, et les chérubins vont dormir dans le ciel jusqu'à l'instant où l'habitant de la chambre qui leur sert de prison, les réveille au bruit de sa paupière qui s'ouvre...

Oh! père Denis, murmurai-je, je voudrais les voir partir et voir la tapisserie toute blanche après leur départ.

—Cela est impossible, mon enfant; mais, si tu es sage, peut-être verras-tu ton ange vivant et animé par le regard de Dieu.

—En vérité, père Denis, je verrai l'ange détaché de la muraille?

—Peut-être.

—L'ange parler, marcher, chanter et rire.

—Je le crois.

—Pour cela, père Denis que faut-il faire!

—Il faut ne pas oublier tes prières, être sage, attentif, obéissant et puis encore....

—Encore.....

—Embrasser l'ange une fois par jour, chaque soir.

—Chaque soir? répétais-je.

—Ni plus, ni moins, jusqu'à ce que tes baisers l'aient effacé.

—Et quand parlera-t-il, viendra-t-il me voir, chantera-t-il?

—Quand il aura tout-à-fait quitté la muraille, quand ce baiser par jour aura payé sa rançon au bon Dieu.

—Et combien faut-il de baisers?

—Oh! fit le père Denis en riant, quatre mille au moins.

Je tournai dans mes doigts tristement les boutons de mon gilet.

—Ce sera bien long à payer, dis-je, une rançon en baisers à un par jour.

—La pierre qui reçoit la goutte d'eau tombant heure par heure se creuse avec le temps, répliqua le vieillard. Patience et courage.

Et je me mis, depuis cet entretien, à baiser dévotement, à chaque couchant qu'emmenait chaque aurore, ce bon génie qui souriait gravement au milieu de la tapisserie moirée.

Petit à petit, les années radieuses de la jeunesse s'envolèrent, et le bon ange chaque jour embrassé, pâlisait insensiblement... Ce frottement de mes lèvres enlevait-il la couleur de ses joues, l'éclat de ses beaux yeux, l'azur de sa robe d'archange ? ou bien était-ce un prodige de la vie intérieure ? — Je ne sais. — Tant est-il que mon protecteur au doux regard s'amointrissait comme ces étoiles qui, d'abord lumineuses, se cachent, frileuses et timides, dans les voiles de la nuit.

A dix-huit ans, un ordre de mon père m'envoyait à Paris suivre les études des degrés supérieurs. Il me fallut abandonner l'ange qui n'avait reçu que trois mille baisers environ, et le bon Dieu, qui avait consenti à recevoir le paiement de sa rançon par à-comptes, pouvait bien ne pas se contenter d'une interruption de paiement.

— Ne t'inquiète pas, me dit mon père, tu n'as qu'à laisser ici ta procuration... On embrassera l'ange pour toi.

— Qui donc ? demandai-je.

— Que t'importe, pourvu que la solde s'opère !... Les baisers seront de bon aloi, donnés par une jolie bouche, le Seigneur ne perdra rien à cette nouvelle monnaie.

Je partis, et à Paris, au milieu de la joyeuse vie de l'étudiant, j'oubliai les féeries du coin du feu, le bienheureux du lambris ; ce n'est pas au milieu de la ville matérielle et impie que le cœur peut conserver intactes les suaves illusions de l'heureuse enfance, je devins docteur en droit ; j'appris le Code criminel et la logique, la science de Machiavel et l'art de ne pas déranger ma cravate ; mais j'oubliai totalement la sainte image qui avait si vivement frappé ma jeune imagination.

Après ma nomination, je reçus une lettre de mon père m'annonçant que mon mariage, depuis longtemps projeté, allait se faire. — Je devais épouser ma cousine Lina, que j'avais laissée enfant encore, joufflu comme un cupidon de Boucher, et tapageuse comme un dragon. — Cette union, qui conservait une grande fortune à la même famille, était vivement désirée et je ne me sentais pas la force de m'y refuser, je promis tout ce qu'on voulut, je préparai tout pour mon départ.

Huit jours après je frappais tremblant d'émotion à la porte de la maison paternelle.

Mon père et ma mère se précipitèrent ensemble dans mes bras... hasard heureux, ou plutôt sollicitude de la Providence ce qui évite de faire des jaloux... Je n'aurais su lequel des deux embrasser le premier.

— Qu'il est grand, qu'il est beau garçon maintenant, disait ma mère en pleurant.

— Il a deux pouces de plus que moi, murmurait mon père en me regardant avec orgueil.

En ce moment quelqu'un sanglotait avec joie derrière nous.

C'était le père Denis qui tenait sa tête dans ses mains.

Denis ! dis-je, éperdu, purifié, rasséréiné par l'air du foyer domestique, mon cher et bien-aimé Denis, je me souviens maintenant ! qu'est devenu notre ami ?

— L'Ange de la tapisserie !

— Oh ! dit ma mère, on a payé sa rançon fidèlement et jour par jour, un beau baiser chaque soir.

— Et qui donc s'est chargé de ma dette ?

— Celle qui a occupé ta chambre depuis ton départ... — Ma cousine Lina ?

— Elle-même... et jamais bouche plus rose et plus mignonne n'a souri à ton mystique protecteur.

— Ainsi, dis-je, tout est payé... et je n'ai pas vu l'ange à l'état vivant.

— Tout n'est pas payé, murmura Denis, il reste le dernier baiser à donner et vous êtes chargé du dernier à-compte, car à vous seul Dieu veut donner quittance.

— Allons donc, m'écriai-je gaiement, faire honneur à ma signature.

Je montais à ma chambre suivi de Denis seulement, la porte était entr'ouverte ; les oiseaux chantaient au jardin, la tapisserie était la même, les fleurs à ma vue paraissaient tomber par triple averse, comme pour témoigner de leur joie ; les bluets et les myosotis semblaient ouvrir leurs corolles avec transport, et le soleil venait d'y entrer avec moi comme pour éclairer mon chemin.

Au pied du lit, contre la muraille, une jeune fille était agenouillée et priait.

— Lina ! m'écriai-je.

Elle tourna la tête, ô surprise ! ce n'était plus l'enfant joufflu que j'avais quittée deux ans auparavant, c'était une belle demoiselle blonde et blanche, revêtue d'une robe bleue qui faisait ressortir encore l'azur de ses yeux charmants et l'albâtre de sa carnation, c'était une femme ou plutôt un ange qui ressemblait par la grâce, par la jeunesse, par le costume, à l'ange de la tapisserie.

Oh ! père Denis ! m'écriai-je, est-ce un prodige, voilà mon chérubin animé ; ô ma petite cousine ! ma femme chérie, que je vous aime.

Et je m'élançai vers elle pour l'embrasser.

Lina me prit les mains avec un sourire de séraphin, détourna sa tête blonde pour éviter le contact de mes lèvres, et me montrant l'ange de la tapisserie :

— C'est lui qu'il faut embrasser, si vous croyez à la féerie.

— Donnons-lui ensemble deux baisers au lieu d'un, dis-je, ce sera pour les intérêts...

L'ange était déjà tout effacé, corps, bras, robe, mains, auréole ; il ne restait qu'une ombre d'œil, un dernier regard, une étincelle, un point imperceptible.

Nous nous approchâmes ensemble, Lina et moi, nous tenant par la main, et tous deux nous donnâmes la dernière caresse à la divinité évanouie...

Seulement, je ne sais comment cela se fit !... le dernier trait à effacer était-il trop petit... l'espace était-il trop restreint ?... Dieu ne voulut-il pas recevoir plus qu'il ne lui était dû, mais j'embrassai le front de Lina croyant embrasser la sainte image.

LÉO LESPÈS.



FANTASIES SCIENTIFIQUES.

LE MOINEAU COMMUNISTE.



A pauvreté, dans la jeunesse, purifie comme jadis le fer rouge qu'un ange passa sur les lèvres du prophète Isaïe. Elle initie l'âme à la lutte et l'esprit au travail persévérant et à la confiance en soi; elle met l'imagination à l'abri des tentations du luxe et des dangers plus fatals encore que l'oisiveté, cette mère de tous les vices, cette meurtrière de tout ce que le cœur renferme de pur et de grand ! On ne saurait citer un homme éminent par son génie, qui ne doive le développement de ce génie à la pauvreté de sa jeunesse.

Cette pauvreté d'ailleurs devient une des sources les plus fécondes de jouissances pour l'homme à qui Dieu permet de sortir de la foule et de prendre place à la tête de la science ou de l'art. C'est avec un ineffable bonheur qu'il reporte ses regards en arrière, et qu'il se dit en songeant à sa mansarde froide et nue : Je suis parti de là seul et inconnu !

Georges Cuvier, cet élève de la pauvreté, aimait à raconter une des premières observations d'histoire naturelle qu'il eût faites lorsqu'il était jeune et précepteur des enfants du comte d'Héricy.

Georges Cuvier et ses élèves habitaient un vieux château du pays de Caux à Fiquainville; la chambre de l'instituteur donnait sur le jardin, et chaque matin, dès le point du jour il ouvrait sa fenêtre, pour respirer à l'aise avant de commencer ses leçons à des écoliers passablement indisciplinés.

Un matin Georges remarque, non sans quelque plaisir, deux hirondelles qui commençaient à construire leur nid à l'angle même de la fenêtre de sa petite chambre. Les oiseaux travaillaient avec l'ardeur et l'activité de deux jeunes amans qui ont hâte de se mettre en ménage. Le mâle allait chercher dans son bec de la terre humide et l'apportait à la femelle, qui pétrissait cette terre, et à l'aide de quelques brins de paille et de foin en édifiait le petit logis avec une adresse merveilleuse. Une fois la bâtisse extérieure terminée, les fiancés recueillirent des plumes, du crin, des feuilles sèches et soyeuses, et partirent ensuite pour s'enfoncer dans un bois voisin, y jouir sans doute en liberté des plaisirs du repos après le travail et abriter sous l'ombre des arbres les mystérieuses joies de la lune de miel.

Quoi qu'il en soit, ils ne songèrent qu'à douze ou quinze jours de là à revenir prendre possession de leur nid.

Hélas ! bien des événemens s'étaient passés depuis cette époque.

Pendant que les deux hirondelles travaillaient avec tant d'ardeur à se bâtir un logis, Georges Cuvier avait remarqué deux moineaux qui, placés à quelque distance sur une cheminée, regardaient faire les autres oisillons, non sans échanger entre eux de petits cris qui semblaient à Cuvier passablement ironiques.

Quand les hirondelles partirent pour leur villégiature, les moineaux ne prirent plus la peine de dissimuler leurs odieux projets : ils s'emparèrent impudemment du nid resté vide et sans propriétaire pour le défendre, et s'y établirent comme s'ils l'eussent construit eux-mêmes. Cuvier observa que jamais les deux moineaux ne sortaient à la fois du nid volé. L'un des usurpateurs restait constamment la tête placée à l'ouverture qui servait de porte, et, avec son gros bec, en interdisait l'accès à tout autre qu'à son compagnon, ou plutôt son complice, appelons les choses par leur nom !

Les hirondelles, après une excursion assez longue, revinrent à leur nid, le mâle, plein d'une joie qui se lisait dans son œil étincelant et dans je ne sais quelle expression fébrile de son vol; la femelle, un peu languissante et comme appesantie par les approches de la ponte. Vous pouvez juger de leur surprise en trouvant leur nid occupé.

Le mâle, par un mouvement d'indignation et de colère, se précipita sur le nid pour en chasser les envahisseurs, mais il se rencontra face à face avec le redoutable bec du moineau mâle qui se trouvait en ce moment le gardien du logis volé. Que pouvait le bec frêle de l'hirondelle contre cette autre redoutable pince armée d'une pointe double et acérée ? Bientôt, pauvre propriétaire dépossédé et battu, il se retira la tête ensanglantée et le col dépouillé de plumes !

Il revint, l'œil en feu, et tremblant de rage et de honte, près de sa femelle, avec laquelle il parut tenir conseil quelques instants; après quoi ils s'envolèrent dans les airs et disparurent à tire d'aile.

La femelle du moineau rentra peu après : le mâle lui raconta ce qui s'était passé, l'arrivée, l'attaque et la fuite des hirondelles, non sans accompagner ce récit de petits cris railleurs et fanfarons, qui semblaient à Cuvier des éclats de rire. Quoi qu'il en soit, le ménage ne s'en tint point aux fanfaronnades, car la femelle ressortit pour ramasser à la hâte une plus grande quantité de provisions que d'habitude. Dès qu'elle fut revenue, après avoir terminé ses provisions de siège, deux becs pointus au lieu d'un seul défendirent l'entrée du nid.

Cependant des cris commençaient à se faire entendre dans les airs; un rassemblement d'hirondelles se forma sur un toit voisin. Cuvier reconnut parfaitement le ménage dépossédé qui racontait à chaque nouvel arrivant le vol impudent du moineau. Le mâle, avec sa tête sanglante et son col dépouillé d'une partie de ses plumes, se faisait remarquer par l'ardeur de ses protestations et de ses appels à la vengeance.

Il arriva bien sur le toit, successivement, deux cents hirondelles.

Tandis que le petit corps d'armée se formait et délibérait, tout à coup un cri de détresse partit d'une fenêtre voisine. Une hirondelle, jeune et sans expérience sans doute, au lieu de prendre part au conseil de ses sœurs, s'était mise à la

chasse de quelques mouches bourdonnant autour de je ne sais quel débris de plante oubliée ou jetée sur une fenêtre. Les élèves de George Cuvier avaient tendu, sur cette fenêtre, un lac pour prendre les moineaux ; une des pattes de l'hirondelle se trouvait saisie par la perfide ficelle.

Au cri que jeta l'étourdie, une vingtaine de ses sœurs accoururent près d'elle et essayèrent de la dégager ; tous leurs efforts ne purent y réussir ; les tentatives désespérées de la prisonnière pour se débarrasser de la fatale entrave et pour reconquérir sa liberté, ne faisaient que resserrer le nœud et étendre plus douloureusement sa patte.

Tout à coup les hirondelles posées près de la captive, et celles qui voletaient autour d'elle, prirent leur essor, s'éloignèrent d'une centaine de pas, et revinrent à tire d'aile et une à une, donner un coup de bec à la ficelle, qui chaque fois, grâce à l'élan pris par les oiseaux, recevait une brusque secousse.

Jamais une des hirondelles ne manquait d'atteindre le but ; si bien qu'après une demi-heure de ce travail ingénieux et persévérant, la cordelette usée se cassa, et la captive, arrachée au piège, alla rejoindre joyeusement ses compagnes.

Pendant toute cette scène, qui se passait à vingt pas de Georges Cuvier, et à une distance à peu près égale du nid usurpé, l'observateur se tint dans une immobilité complète, et les moineaux ne firent point un seul mouvement de leurs deux gros becs, qui gardaient, menaçans et redoutables, l'étroite entrée du nid.

Le conseil des hirondelles, pendant qu'un certain nombre d'entre elles secouraient leur compagne, avait continué à déléguer gravement.

Une fois que toutes, y compris la prisonnière évadée, se furent réunies, elles prirent leur volée en tournoyant, et Cuvier resta convaincu qu'elles renonçaient à chasser les voleurs du nid dont ils s'étaient frauduleusement emparés.

Jugez de sa surprise lorsque tout à coup il vit une nuée de deux ou trois cents hirondelles arriver avec la rapidité de la pensée, se jeter sur le nid, y faire une décharge de la boue qu'elles portaient dans leurs becs, et s'éloigner pour céder la place à un autre peloton, qui répéta la même manœuvre.

Elles opéraient à une distance de deux ou trois pouces du nid, ce qui ne permettait point aux moineaux de porter à leurs ennemies des coups de bec efficaces. D'ailleurs la boue, lancée avec une perfide adresse, les avait, dès la première décharge, tellement aveuglés, qu'ils ne songèrent bientôt plus à se défendre.

Cependant la boue continuait à s'amonceler de plus en plus sur le nid, dont bientôt on ne découvrit plus la forme primitive : l'ouverture en aurait presque entièrement disparu sans les efforts désespérés des moineaux, qui par des secousses convulsives en faisaient tomber quelques parcelles. Mais d'implacables hirondelles, par un mouvement de stratégie aussi rapide qu'habilement exécuté, sautèrent sur le nid, rattaquèrent à coups de bec et à coups de pattes la terre glaise sur l'ouverture déjà à demi-bouchée, et finirent par la clore hermétiquement.

Alors mille cris de vengeance et de victoire se firent entendre.

Les hirondelles n'interrompirent point néanmoins leur œuvre de destruction. Elles ne cessèrent d'apporter de la

terre détrempée qu'après avoir construit sur l'ouverture même du nid volé un second nid, bâti par cent becs à la fois. Une heure après l'exécution des moineaux, ce nid se trouva habité par les hirondelles dépossédées.

Le drame était complet et terrible ! la vengeance inexorable et atroce ! Non seulement les malheureux moineaux expiaient leur vol dans le nid dont ils s'étaient emparés, duquel ils ne pouvaient sortir, et où l'asphyxie et la faim devaient les tuer plus ou moins lentement, mais ils entendaient les chants d'amour des deux hirondelles, qui leur faisaient expier si cruellement leur vol !

Seule de toutes les hirondelles, la femelle qui maintenant montrait sa jolie petite tête noire à l'ouverture du nid, était restée, pendant le combat, languissante et immobile, sur un angle du toit ; elle ne s'en était détachée que péniblement et avec un vol lourd pour reprendre possession du nid.

Sans doute, pendant que s'accomplissait l'agonie des moineaux, elle pondit ses œufs, car elle ne sortit qu'à deux jours de là, et ce fut le mâle qui, pendant ces deux jours, se chargea d'aller aux provisions et de faire la chasse aux insectes. Il les rapportait vivants, dans son bec, et les présentait à sa compagne, sans que celle-ci eût à s'éloigner du nid pour les prendre et s'en nourrir.

Rarement, du reste, elle quittait ce nid ; tout entière aux devoirs de l'incubation et de la maternité, on ne lui voyait faire d'autres mouvements que de sortir la tête de temps en temps pour respirer un air plus pur.

Quinze jours après, le mâle s'envola au point du jour. Il semblait plus léger et plus joyeux encore que d'habitude ; pendant toute la journée, il ne cessa de rapporter au nid une quantité innombrable d'insectes, et Cuvier, en se hissant debout sur la fenêtre put voir six petits becs jaunes et affamés qui poussaient des cris, et qui engloutissaient avidement la nourriture qu'apportait leur père.

La femelle ne sortit que le lendemain ; l'incubation et ses fatigues l'avaient maigri beaucoup. Son plumage avait perdu de son lustre ; mais en la voyant contempler avec amour ses petits, on comprenait la joie maternelle qui l'enivrait, et par quelles ineffables compensations elle se trouvait indemnisée de ses privations, de ses souffrances.

Cependant les petits avaient pris du développement ; leurs larges becs jaunes s'étaient transformés en petits becs noirs mi-gnons et charmans ; leurs corps, nus et couverts ça et là de tuyaux difformes, s'étaient couverts de plumes élégantes et sur lesquelles la lumière chatoyait en reflets brillants. Ils commençaient à voler autour du nid, et même à accompagner leur mère lorsque celle-ci chassait dans le voisinage.

Cuvier ne pouvait se défendre d'un sentiment d'admiration et se sentait presque ému, en la voyant, avec une grâce et une patience infatigable, leur montrer comment il fallait s'y prendre pour saisir des moucherons qui tournoyaient dans les airs, humer une mouche imprudente, emporter une araignée de jardin qui filait imprudemment sa toile entre deux branches d'arbres.

Souvent elle leur présentait de loin, dans son bec, une proie qui excitait leur convoitise ; puis elle s'éloignait peu à peu et les amenait ainsi graduellement, et comme à leur insu, à une distance plus ou moins grande du nid.

L'hirondelle enseignait encore à ses enfans à voler haut, quand l'air se trouvait calme, car alors les insectes se tiennent dans les régions élevées de l'air, ou à raser le sol aux approches d'un orage, car alors ces mêmes insectes se dirigent vers la terre où ils comptent trouver un abri sous quelques cailloux, dès que tomberont les premières gouttes de pluie.

Puis, les petits, un peu mieux expérimentés, commencèrent, sous la direction de leur père, à entreprendre des excursions plus longues. La mère, debout à l'entrée du nid, semblait leur donner des conseils avant le départ, attendant leur retour avec anxiété, et lorsqu'ils tardaient à revenir, prenait son vol, haut, bien haut dans les airs, et y planait jusqu'à ce qu'elle les aperçut. Alors, joyeuse, elle jetait des cris d'émotion, s'élançait au devant d'eux, les ramenait au nid, heureuse, palpitante, et semblait leur demander compte des causes de ce cruel retard.

L'automne arriva.

Des conciliabules d'hirondelles se formèrent sur le toit même du château de Fiquainville; Cuvier les entendait distinctement converser entre elles, à l'aide d'une diversité de sons qui formaient presque un langage véritable. Les enfans du nid furent placés au milieu de la troupe avec les autres jeunes hirondelles du même âge; bref, un matin, un nuage vivant s'éleva au-dessus du château, et s'anvola à tire d'aile en se dirigeant vers l'orient.

Au printemps suivant, deux hirondelles amaigries et brisées par la fatigue vinrent reprendre possession du nid. Cuvier les reconnut parfaitement: c'étaient bien les mêmes, c'étaient bien celles dont l'année précédente il avait étudié les mœurs.

Elles procédèrent, dès le lendemain, à la restauration du nid, que les gerçures produites par le froid avaient détérioré dans certaines parties; elles en regarnirent l'intérieur de plumes fraîches et de mousse choisie, puis, comme l'autre année, elles partirent pour une excursion qui dura quelques jours.

Le lendemain même de ce retour, au moment où les deux époux chassaient près de la fenêtre de Cuvier, à la présence duquel elles avaient fini par s'habituer, et dont elles ne prenaient plus aucun ombrage, une effraie qui semblait tomber du haut des airs se jeta sur le mâle: elle le saisit dans ses

serres et l'emportait déjà, quand Cuvier, prenant son fusil de chasse qui se trouvait là sous sa main, ajusta le brigand et tira sur lui; l'effraie, mortellement frappée, tomba en tournoyant dans le jardin, et Cuvier se hâta d'aller délivrer l'hirondelle des serres du cadavre, qui la tenaient encore dans leurs ongles redoutables.

La pauvre avait reçu de profondes blessures: les ongles de l'effraie avaient pénétré profondément dans ses flancs; un grain de plomb, labourant la poitrine, y avait tracé un sillon sanglant, et était resté dans l'aile brisée. L'excellent jeune homme pensa de son mieux la malade, et la replaça, à l'aide d'une échelle, dans le nid, tandis que la femelle voletait tristement autour de lui jetant des cris de désespoir.

Pendant trois ou quatre jours, la femelle ne sortit du nid que pour aller picorer des insectes qu'elle venait offrir au mâle; Cuvier voyait la tête languissante de celui-ci s'avancer péniblement et essayer de prendre, sans le pouvoir, les alimens que lui présentait sa compagne; chaque jour il semblait perdre de ses forces; enfin, un matin, Cuvier fut éveillé par les cris de la femelle qui, de ses ailes, battait les vitres de la fenêtre; il courut au nid. Hélas! il ne renfermait plus qu'un corps inanimé!

Dès ce moment fatal, la femelle ne sortit plus du nid. Accablée de douleurs, toujours plongée dans une morne immobilité, cinq jours après elle expira de désespoir sur le corps de son compagnon.

Quelques mois après, l'abbé Tessier, que la persécution révolutionnaire avait obligé à se réfugier en Normandie, où il se cachait sous le costume de médecin militaire de l'hôpital de Fécamp, se trouva, par hasard, mis en rapport avec le précepteur obscur, lui entendit raconter l'histoire des hirondelles, l'engagea à faire un cours d'histoire naturelle aux élèves de l'hôpital dont il se trouvait le chef, et écrivit à Jussieu et à Geoffroy-Saint-Hilaire pour leur faire connaître le savant et laborieux naturaliste que le hasard lui avait fait rencontrer. Cuvier entra en correspondance avec les deux savans, et peu de temps après il fut nommé suppléant à la chaire d'anatomie comparée de Paris.

Vous savez le reste.

S. HENRY BERTHOUD.

MAXIMES.

LIBERTÉ.—La liberté est comme les divinités de la fable, dont on parle beaucoup, mais que l'on ne voit jamais.

—La liberté est une esclave qui ne sent pas sa chaîne.

—La véritable liberté consiste à n'obéir à aucune passion.

—Des âmes faibles peuvent regretter la liberté; mais les âmes fortes peuvent seules la conserver.

—La liberté, dans son berceau, doit être nourrie par la prudence; elle ne peut marcher sans sagesse, ni vivre sans vertus.

LUXE.—Le luxe est la principale cause de la ruine des familles, parce qu'il engendre plus de besoin qu'il n'en peut satisfaire.

MAISON.—La maison la plus heureuse est celle qui ne doit pas ses richesses à l'injustice, qui ne les conserve point par la mauvaise foi, à qui les dépenses ne causent pas de repentir.

MARIAGE.—Engagement sacré où la nécessité de s'aimer, je veux dire de vivre ensemble comme si on s'aimait, produit souvent le contraire.

—Les époux, en se mariant, font vœu de s'aimer; ne serait-il pas mieux pour leur bonheur, qu'ils fissent vœu de se plaindre?

—Mauvais mari est quelquefois bon père; mauvaise épouse n'est jamais bonne mère.

LA JEUNESSE DE M. DE TALLEYRAND.



R. de Talleyrand naquit à Paris en 1754. Il était dans l'usage des grandes familles de l'époque qu'une nourrice établie à l'hôtel attendit l'heure de la délivrance de la mère et emportât immédiatement l'enfant au loin. C'était un arrangement agréable

et commode. Peu après, la mère reparaisait de nouveau dans les salons qu'elle avait dû quitter un moment. Elle avait bien à essuyer de la part d'un essaim d'adorateurs quelques tendres reproches sur "sa cruauté d'avoir privé ses amis, pour tant de siècles, du charme de sa présence" il s'y joignait quelques remarques piquantes sur l'accident qui avait nécessité son absence, mais bientôt tout était dit : personne ne se souvenait plus de rien, pas même la mère, qui reprenait avec un ardeur nouvelle le cours de ses brillants succès ; tandis que le pauvre petit être, délaissé par ses protecteurs naturels et livré à des soins mercenaires, s'en allait pour de longues années à végéter dans la saleté et l'ignorance, heureux quand il ne mourait pas sans avoir connu, même pour un instant, l'amour de sa mère.

Il en fut ainsi pour Charles-Maurice, le fils aîné du comte de Talleyrand. Exilé de la maison paternelle à l'heure même de sa naissance, il fut emporté dans un village lointain par une nourrice dont le métier était d'élever les enfants tant bien que mal, selon l'expression du prince lui-même. Il passa chez elle ses sept premières années. La nourrice était payée réellement, — donnait toujours d'excellentes nouvelles de l'enfant. — "Il était son cher *Coco*, — le chéri de son cœur, — l'orgueil de tout le pays. — Il se portait comme un charme, — avait un teint de rose et gambadait comme un démon. — Il était bien nourri, bien vêtu : que faut-il de plus aux enfants ?"

A cette question, sa mère ne manquait pas de trouver en elle-même une réponse satisfaisante, à supposer qu'elle eût le temps de s'adresser pareille question ; car elle avait repris son train de vie habituel : le *petit jeu*, le *grand lever*, le *grand lever* — tout cela avec plus d'entrain et d'assiduité que si l'enfant n'eût jamais existé.

Le temps s'écoulait. Cependant survint un autre *fâcheux accident*. — Un second enfant prit la liberté de naître. Nouvelle éclipse de la mère, éclipse d'aussi peu de durée que la première, et nouveau désespoir profond parmi l'essaim d'adorateurs. C'était également un fils, et un fils qui, comme le premier, était plein de force et de santé, un cadet jeté, comme son aîné, dans le moule d'une forte race. Telle avait été la volonté de Dieu ; combien on se plut à gâter son œuvre !

Le pauvre petit cadet partagea le sort de Charles-Maurice et fut dépêché vers le même village, le village où ce dernier grandissait dans l'incurie et l'ignorance et pleinement abandonné à lui-même ; — manquant de soins et libre de toute contrainte ; — n'obéissant à personne, car il

neur ; — n'apprenant point à craindre Dieu, car il était l'idole de toute la paroisse. Depuis le nombre d'années qu'il était là, personne de la famille n'avait imaginé de venir le voir. Ce petit frère, dont l'arrivée le réjouit en considération des boîtes de bonbons que la nourrice apporta du baptême, était la seule créature non seulement de son nom, mais de son rang et de sa condition qu'il eût encore vue. — Le père, appelé à l'armée, s'absentait des années entières dans un but d'ambition. La mère, complètement absorbée par son service à la cour, ne sortait point de Versailles ou de Paris, et cela dans un but de fortune. Chacun d'eux manqua son but. L'un mourut dans un âge peu avancé et resta obscur dans les annales de sa maison ; l'autre mourut chargée d'années et dans la dépendance, tandis qu'il était réservé au pauvre enfant duquel ils s'étaient si peu occupés de remplir l'Europe entière de sa renommée et d'édifier par lui-même une des plus belles fortunes du continent. Voilà de ces caprices singuliers de la destinée humaine !

Trois ans s'étaient écoulés depuis l'arrivée du petit Archambaud au village ; et Charles-Maurice avait accompli sa septième année, lorsqu'il lui fut enfin donné de voir un visage de sa parenté. — Un de ses oncles, le plus jeune des frères de son père, le marquis de Talleyrand, capitaine des galères et chevalier de Malte, était de retour d'une expédition. Il rentrait dans la famille après une absence de plusieurs années, avec un vif désir de revoir les siens, et surtout son frère et ses jeunes neveux.

L'éloignement où l'on tenait ceux-ci du toit paternel l'affligea vivement. Il déclara tout d'abord son intention de courir au village où ils étaient relégués, bien décidé qu'il était à les embrasser avant de se rembarquer de nouveau, peut-être pour ne plus jamais revenir. — C'était au fort de l'hiver ; la terre était couverte de neige, les chemins horribles et même dangereux. Qu'importe ! il brava tout pour visiter les *petits drôles*. Sa pensée était d'emmener l'aîné pour servir à bord du *Saint Joseph*, pour peu qu'il reconnût en lui, comme il n'en doutait pas, de l'ardeur et de la résolution. Il lui enseignerait à refaire la fortune de sa famille en servant sur mer. — Il atteignit le village vers la fin du jour et seul. Les routes étaient si mauvaises qu'il avait dû quitter sa voiture pour prendre un cheval, et comme on n'en avait pu trouver qu'un, il avait laissé son domestique à la ville voisine, distante de quelques lieues.

Vous jugez de la sensation que l'entrée du brave bailli dut produire dans ce village retiré. Toutes les circonstances en étaient restées gravées dans la mémoire du prince comme si la chose se fût passée la veille. Il se plaisait à les raconter, et en riait d'un rire qui n'était pas exempt d'amertume et de dédain. — Un tel début dans la vie explique comment cet homme fut conduit à l'étrange mépris qu'il professa pour l'humanité. — Il explique comment, plus tard, il lui arriva si souvent d'agir comme s'il pensait que lui seul existât dans le monde.

Au tournant de la route qui descend dans le village, le bailli songe à s'enquérir de la maison de la mère Rigaut, la nourrice en question. Il s'arrête et regarde autour de lui, cherchant

qui le renseignera. Assez loin, sur la colline, clopinait un petit garçon pâle, fluet, avec de grands cheveux blonds flottants sur les épaules, dont l'aspect le charme, du moins il l'a toujours affirmé depuis. Le petit drôle tient en main un piège à oiseaux qu'il va dresser sur la neige.—Le bailli appelle. Le petit s'approche, et le bailli reconnaît avec un sentiment de peine qu'il est tout à fait boiteux et qu'il porte une petite béquille dont il se fait une arme qu'il tient en avant tant que le chemin est beau, et sur laquelle il s'appuie lorsque se rencontrent un mauvais endroit ou des pierres.

—Holà ! *mon garçon*, crie le bailli, dis-moi par où l'on va à la maison de la mère Rigaut.

—Volontiers, répond le petit qui regarde le bailli avec assurance et en souriant, je vous y conduirai, mais à une condition....

—Bien, bien, sois tranquille, mais dépêchons, car le vent est froid en diable, tu n'auras pas à te plaindre, je serai généreux.

—Fi donc ! répond le petit en rougissant. Ma condition est que vous me prendrez avec vous sur le cheval jusqu'à la porte de la mère Rigaut.

Et le petit jetait un œil de convoitise sur le gros cheval de poste qui, tout commun qu'il était, lui paraissait plus beau qu'aucun de ceux qu'il voyait d'ordinaire mettre à la charrette ou à la charrette.

—Tu n'es pas exigeant, répond le bailli en belle humeur. Viens et monte. Allons, preste, saute.... en un temps !

Tout boiteux qu'il était, le petit grimpe jusque sur la selle. Le gros bailli tenait beaucoup de place ; l'enfant, appuyant sa petite béquille sur la botte du cavalier et cramponné de l'autre main à la crinière du cheval, se tenait presque droit.

On arrive ainsi à la porte de la mère Rigaut. Le bailli se prépare à entrer et prie l'enfant d'attendre un instant et de tenir le cheval. La mère Rigaut était accourue sur le seuil de la porte, le bailli entre avec elle. Que se passa-t-il entre eux deux ? Probablement une scène peu agréable, car le petit put entendre des lamentations d'un côté et de l'autre de rudes réprimandes, puis tout à coup le bailli s'élança au dehors vers l'enfant qui attendait tout troublé et saisi d'une sorte de crainte. Il l'enleva dans ses bras avec des transports d'affection, tout en écartant de son fouet la mère Rigaut qui cherchait à s'interposer et à ressaisir son Charlot. Charlot emporté enfin par le bailli fut par lui déposé sur le cheval. Le cavalier s'arrangea de manière à lui ménager une position plus commode et plus sûre que la première, et, mettant son cheval au trot, il sortit du village sans même avoir demandé des nouvelles du second enfant, le fils cadet : qui à cette époque eut songé à s'occuper d'un cadet ? La mère Rigaut poursuivit de ses cris l'oncle ravisseur qui ne laissa même pas l'enfant la consoler par un mot d'adieu.

Tout en cheminant vers la ville voisine, le petit Charles-Maurice Talleyrand apprit que ce ravisseur était son oncle, le bailli de Talleyrand, un brave et honorable marin, qui, dans un transport d'indignation contre cette nourrice, qui, dans ce de qui l'enfant devait d'avoir été estropié pour sa vie, n'aurait pas voulu le laisser un instant de plus dans cette situation misérable, et l'enlevait de son chef.

De la ville il écrivit à son frère le comte, pour lui raconter

ce qu'il avait fait et annoncer l'arrivée prochaine à Paris de lui et du petit Charles-Maurice. En descendant dans la cour de l'hôtel il apprit que le comte était à l'armée de Flandre et que la comtesse était retenue à Versailles par son service. Néanmoins elle avait eu l'extrême prévoyance de s'assurer d'un gouverneur aux mains de qui le bailli était invité à remettre l'enfant qui, sur l'heure, devait partir pour le collège Louis-le-Grand. Le bailli désappointé, et ne pouvant songer à emmener sur le Saint-Joseph ce malheureux petit neveu infirme, prit congé de lui et partit pour Toulon ; il périt dans un naufrage quelques mois après. Que Charles-Maurice n'eût point été boiteux, et sa destinée se terminait-là. C'est le cas de dire : à quelque chose malheur est bon.

Charles-Maurice se distingua au collège par son goût pour l'étude. Au bout de deux ans il obtenait les premiers prix de sa classe, en concurrence avec des rivaux qui comptaient plus que lui d'années de collège et qui n'avaient point vagabondé pieds nus dans les landes du Périgord. Sa vie était assez maussade, il était de ses pauvres collégiens abandonnés pour qui les sorties et les vacances n'existent pas. Sa mère le visitait rarement et jamais seule. Elle était pour l'ordinaire accompagnée par un célèbre chirurgien de Paris qui examinait la jambe du pauvre boiteux, l'enveloppait de bandages, la tirait pour l'allonger à l'égal de l'autre, brûlait et cautérisait le nerf, si bien que la victime redoutait pardessus tout les appels au parler et l'avertissement que *madame sa mère l'y attendait*. Quelques années s'écoulèrent de la sorte. Son père vint à mourir des suites d'une vieille blessure ; le petit Charles-Maurice se trouvait donc comte de Talleyrand et le chef de cette branche de la famille. Cependant le cadet Archambaud était de son côté sorti des mains de la tendre et attentive nourrice, mais il avait eu meilleure chance. Ses deux jambes étaient restées saines et en bon état, telles que Dieu les lui avait faites. Aucun accident, dû à une coupable négligence, ne lui avait enlevé aucun de ses avantages naturels.

Un beau jour (et remarquez l'heureux choix du jour, c'était celui où Charles-Maurice, le fils aîné, venait d'achever ses études à Louis-le-Grand, après toutes ses classes faites de la manière la plus brillante), un grand homme maigre, en soutane, vient le prendre au milieu de ses camarades pour le conduire au vieux et sombre séminaire de Saint-Sulpice. La sentence était sans appel. Il apprit de la bouche du supérieur qu'une décision d'un conseil de famille l'avait dépouillé de son droit d'aînesse pour le transporter sur la tête de son jeune frère.

—Et la raison ? balbutia le jeune homme tout troublé....

—« Il n'est pas boiteux, lui, » fut la cruelle et seule réponse qu'il obtint.

Cette heure, cet instant, ces horribles paroles ont dû se représenter sans cesse à l'esprit de la victime et faire du prince de Talleyrand l'homme que l'historien est appelé à juger. Qui dira les amères souffrances de cette âme fière et fortement trempée, à l'audition de l'inique sentence ? Le courage avec lequel il endossa la triste soutane sans proférer un murmure lui fut-il inspiré par un orgueilleux désespoir, fils de l'enfer, ou par la résignation, fille du ciel ? Personne ne devinera ce qui s'est passé au fond de son âme, car jamais le prince ne

s'est expliqué à ce sujet. Il évitait de le toucher, même de loin, dans les conversations les plus intimes.

Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que dans cette circonstance, comme dans tous les actes de sa longue vie, sa résolution fut prise sur-le-champ.—Il ne daigna manifester ni un regret, ni une réclamation, pour qu'on revînt sur la dûreté de la sentence. Il savait que ce serait en vain. Il ne songea plus qu'à se conformer, en apparence du moins, à l'ennui de la règle qui gouvernait la maison ; mais son caractère changea complètement, sa nature fut brisée et pervertie.—Quoi qu'on aient dit certains écrivains, et quoi qu'aient répété de crédules lecteurs, il ne fut jamais au collège un de ces garçons non communicatifs et qui cherchent la solitude, se plaisant à rêver, tandis que leurs camarades jouent autour d'eux. Tout au contraire. A Louis-le-Grand, il avait une réputation à tous les jeux qui nécessitent de l'agilité et de la vigueur de jarret, fait si surprenant en raison de son infirmité que la tradition s'en conservant en raison de son infirmité que la tradition s'en conservant dans le collège. Tout boiteux qu'il était, il avait de la force et du courage ; ce qui s'explique par ses premières années passées au grand air et dans la vie des champs. Son humeur était douce et sociale, et son arme défensive la plus ordinaire était sa langue. Sa parole, vive et caustique, était la terreur de ses camarades. Il était déjà arrivé à savoir que l'art de gouverner les autres consiste surtout à se maîtriser soi-même. Sa

position, lors de son entrée au collège, avait été difficile et fautive en quelque sorte. Il arrivait du Périgord dans un état à peu près sauvage et entièrement indiscipliné, n'ayant pas la moindre notion des bonnes manières du *gentilhomme*. Il se trouvait donc pour ainsi dire déplacé parmi les jeunes *nobles*, qui ne faisaient nulle attention à lui. D'un autre côté, comme il manquait de fortune et ne disposait d'aucun des avantages qui rappellent un haut rang, c'est tout au plus s'il pouvait espérer un rôle convenable parmi les *roturiers* (les distinctions du monde se retrouvaient également dans les collèges d'alors.) Et cependant, avant qu'il se fût écoulé six mois, sa remarquable intelligence avait suffi pour établir son influence par-dessus celle de tout autre et faire de lui le personnage le plus prépondérant dans les deux partis.

Ses succès du séminaire ne furent pas moins brillants que ceux du collège. Il existe encore dans le vieux clergé d'aujourd'hui quelques personnes qui ont gardé souvenir de l'éloquence du jeune séminariste dans les conférences hebdomadaires qui avaient lieu dans la vieille grand'salle. Ces sermons écrits ont eu l'honneur d'être conservés longtemps dans les archives du séminaire. Ils brillaient par la clarté et la bonne disposition des matières, par une grande habileté à se conquérir l'auditoire,.....



LES MODISTES A PARIS.



A tout seigneur tout honneur, dit un vieil adage. Les modistes doivent avoir le premier rang parmi les ouvrières parisiennes. Elles en sont les artistes ; phalange mobile et voyageuse, partout où la civilisation plante

son drapeau, une modiste parisienne vient s'établir, les hommes alors adoptent une constitution européenne, les femmes adoptent les modes françaises.

La nature des travaux des modistes, les qualités qu'exige leur profession, basée sur la fantaisie, font d'elles les plus élégantes et les plus gracieuses des ouvrières de la capitale. Une tenue décente, une conduite régulière effacera peu à peu la mauvaise réputation qu'avaient les jeunes filles de leur profession, réputation que quelques unes ont pu mériter, mais qu'un grand nombre ne méritent certainement pas maintenant.

Jadis, les galeries de bois du Palais-National étaient garnies de boutiques de modes, dont les habitantes étaient plus ou moins équivoques ; un incendie détruisit, en 1827, une partie de ces hideuses baraques qui déparaient un des plus jolis palais de Paris. Le duc d'Orléans profita de cet accident pour purger l'ancienne demeure de Mazarin de tous les vices qui l'engraissaient : les jardins furent éclairés, et une magnifique galerie vitrée, à laquelle le duc donna son nom, vint remplacer

les magasins rustiques. Depuis ce temps, le préjugé contre la profession de modiste a diminué, et des familles aisées n'ont pas craint de placer leurs filles dans les ateliers de modes, et de leur donner un état charmant et lucratif pour celles qui ont du goût et du talent.

On peut citer plusieurs grandes maisons de modes où l'atelier est aussi bien tenu que la meilleure pension, et le défaut qu'on pourrait reprocher aux modistes d'à-présent ne serait point le décollé de leurs habitudes, mais bien plutôt un excès de prudence maniérée qui, après tout, vaut encore mieux que l'effronterie fanfaronne des modistes d'autrefois.

Le luxe extérieur des magasins s'est reflété jusque dans l'intérieur de l'atelier et dans les habitudes des grands quartiers. L'atelier des modistes est ordinairement grand et bien éclairé ; le personnel est peu nombreux relativement à l'apparence de la maison ; plus heureuses que les couturières et les ouvrières des autres états, elles ne sont pas entassées dans des chambres sans air. Les plus grands ateliers de modes ne contiennent pas plus de quinze ou vingt personnes ; les jeunes filles sont assises sur de grands tabourets autour d'une table ovale recouverte d'un tapis ; elles sont mises avec une certaine coquetterie originale, surtout pour l'arrangement de leurs cheveux. Pour un atelier de vingt personnes il y a deux premières qui gagnent de quinze cents à deux mille francs par an, nourries et logées. Chaque première a une fonction spéciale,

l'une est pour la parure, l'autre pour les chapeaux. La parure comprend les bonnets, les turbans, les chapeaux de soirées, les bonnets habillés et les coiffures de fantaisie ; la première pour la parure est l'artiste par excellence ; elle est le mieux payée, elle pèse de tout son talent sur la patronne, à laquelle elle impose ses volontés et même ses caprices, bien sûre qu'on lui cédera en raison de la faveur dont jouissent ses créations près de la clientèle.

La première pour les chapeaux et les capotes, quoique artiste aussi, est cependant moins fantaisiste que l'autre, elle est plus savante, plus calculatrice ; il faut beaucoup de combinaisons pour bien faire un chapeau ; exactitude de proportion, gracieuseté des courbes, justesse d'équilibre.—Il y a de tout dans un chapeau ; —ne riez pas, Messieurs,—il y a même de la géométrie ;—comme la science du chapeau repose sur des données certaines, il est facile de trouver une bonne première en ce genre, aussi pèse-t-elle moins sur la patronne que la première pour la parure ; cependant, comme il faut qu'elle ait aussi le talent de savoir diriger la troupe souvent mal disciplinée des apprêteuses, elle peut avoir une certaine importance sous ce rapport, et la patronne tient à elle en raison de l'intérêt qu'elle y trouve.

Lorsque les modes d'une maison ont de la vogue, les maisons rivales font des offres avantageuses à la première, afin d'enlever ainsi la clientèle de la maison favorisée en disant aux pratiques, nous avons cette année la première de telle maison.

Les apprêteuses sont celles qui font tout le travail de détail du chapeau et des coiffures, il y a toujours une première apprêteuse qui confectionne les parties les plus difficiles ; elle gagne de 400 à 600 fr. par an, logée et nourrie ; les autres ne gagnent que de 200 à 400 fr., logées et nourries aussi. Les premières partagent le déjeuner à la fourchette avec les patronnes, et les autres ont un sou ou deux et un morceau de pain ; une apprentie est chargée d'aller aux provisions à l'heure des repas, elle revient de sa course portant les portions de chacune ; pour l'une, ce sont des pommes de terre frites ou des fruits de la saison ; pour l'autre, du fromage, du beurre ou

des confitures. Au dîner, les premières restent au dessert avec la patronne, et les autres se retirent après le plat de légumes, accompagnement obligé du bouilli, du rôti ou du ragoût quotidien.

Il faut dire aussi qu'à part les premières qu'on choisit exclusivement pour leur talent, on a le soin de n'admettre dans ces maisons que des jeunes personnes de famille bourgeoise, surtout pour les apprenties qui alors paient une pension assez forte et deviennent ainsi un bénéfice.

Indépendamment des ouvrières dont nous venons de parler, il y a pour le salon des demoiselles de vente ; celles-là doivent être gracieuses, avenantes, souples et posséder cette loquacité particulière qui étourdit l'acheteuse sans la persuader, mais qui cependant la force en quelque sorte à se décider pour un article qui ne lui plaît nullement.

La demoiselle de vente gagne de 400 à 600 fr. par an ; elle doit être bien mise, elle a peu d'influence sur sa patronne, avec laquelle elle est en relation directe ; car la patronne est là dans le salon et dans ses élégans boudoirs qui servent à sa vente, elle donne l'impulsion et augmente considérablement le chiffre des affaires quand elle sait gagner la confiance des dames et leur persuader surtout que son goût dirige le travail de ses employées.

Autour de l'atelier de modes viennent papillonner la foule des commis de nouveautés, de rubans, de fleurs, de dentelles ; ils cherchent par toutes sortes de galanteries et d'amabilité à capter la bienveillance des premières desquelles dépend le succès de tel ruban, de telle fleur, etc. Au jour de l'an, ils arrivent chargés de jolis cadeaux fournis par les patrons de leurs maisons respectives, et accompagnés de sacs de bonbons que les modistes apprécient beaucoup, car elles sont friandes, et goûtent fort les choses délicates offertes avec grâce. La patronne n'est pas oubliée dans ces galanteries intéressées, et les marchands adroits sont remboursés et au delà des frais que le commencement de l'année leur occasionne.

Les conversations des modistes sont celles de jeunes filles élevées pour la plupart dans des pensionnats et n'ayant aucune connaissance du monde réel.

LA VANHOVE.

LES rois d'Orient voulaient qu'on les ensevelit avec leurs diamants, leurs habits, leurs perles, leurs armes, leurs esclaves, tout ce qu'ils avaient de plus précieux et de plus cher. J'ai toujours compris ce sentiment, excepté dans ce qui touche aux esclaves. A quoi bon faire jeter dans la fosse une douzaine de gaillards frais et dispos qui ne demandent pas mieux que de vivre ?

Un négociant d'Amsterdam vient de se faire ensevelir comme les rois d'Orient.

—Et les autorités hollandaises l'ont permis ?

—Pourquoi l'auraient-elles empêché ?

—Souffrir au dix-neuvième siècle que des serviteurs soient

ensevelis vivants dans la tombe de leur maître, portier, valet de chambre, groom, cuisinier, mais c'est vraiment une chose horrible !

Rassurez-vous, philanthropes, renfermez dans votre âme les premiers-Paris prêts à s'en exhaler. Le négociant en question n'a point commis le crime de lèse-humanité.

Il s'appelait Vanhove, il était connu dans toute la Hollande par sa passion pour les tulipes. Vous connaissez toutes les histoires qu'on a racontées sur les amateurs de tulipes. Vanhove méritait d'en être le héros.

Il avait payé un oignon jusqu'à 100,000 fr. ; il s'était fait corsaire pendant les guerres de l'Empire, et armant un

navire, il courait sus aux galions qui revenaient du Nouveau-Monde chargés d'oignons. On l'avait nommé le Surcouf des tulipes.

Plus tard, il organisa une bande qui parcourait la Hollande et arrêtaient les voyageurs en leur demandant : La tulipe ou la vie !

Comme c'était d'ailleurs un fort honnête homme, et qu'il avait en diverses circonstances rendu de grands services au gouvernement, le roi de Hollande lui fit grâce, à condition qu'il ne recommencerait plus.

Vanhove, qui vendait quelquefois des oignons à d'autres amateurs, a confessé que l'envie lui avait pris souvent de les attendre pour les assassiner, et reprendre ses tulipes à la façon de René Cardillac. J'ai eu beaucoup de peine, ajoutait Vanhove, à résister à cette horrible envie.

Il était parvenu à inventer une nouvelle tulipe qui portait son nom et qui faisait la consolation et la gloire de ses vieux jours.

Il y a une semaine, Vanhove est mort, et on a annoncé que ses héritiers allaient faire vendre sa collection de tulipes.

Aussitôt les amateurs d'accourir des quatre coins de la Hollande. C'était à qui aurait la Vanhove.

Plusieurs acquéreurs se préparaient à pousser la précieuse tulipe jusqu'à un million.

Tout-à-coup une sinistre nouvelle se répand dans Amsterdam ; le catalogue de la vente si impatiemment attendue vient de paraître : il ne contient pas la Vanhove !

Qu'est devenue la fleur précieuse ? qui l'a enlevée ? Les amateurs se rendent en procession chez le ministre de la justice pour demander que les héritiers Vanhove soient mis à la torture afin qu'ils finissent par avouer ce qu'ils ont fait de la tulipe.

Le peuple prenait fait et cause pour les amateurs ; le gouvernement dans le but d'apaiser la sédition, a été obligé de faire lire à son de trompe le testament Vanhove dans les rues d'Amsterdam. Par une clause de ce testament, l'ancien négociant déclare qu'il veut que sa tulipe soit ensevelie avec lui.

Les héritiers n'avaient fait qu'exécuter pieusement la volonté du testateur.

La nuit suivante, des tentatives ont été faites pour s'introduire dans le cimetière d'Amsterdam. Les gardiens ont appréhendé trois amateurs en train de violer la sépulture de Vanhove. Les vampires de tulipes ont été déferés à la justice.

En France, où la passion des tragédies remplace celle des tulipes, M. Lamotte-Langon a aussi fait mettre dans son testament qu'il voulait être enseveli avec la tragédie à laquelle il travaille depuis soixante ans.



VOYAGE DANS L'INDE.



Le sol de l'Inde est jonché de ruines. Partout, sur les rives des fleuves, au sommet des montagnes, à l'horizon des vastes plaines, le voyageur découvre des palais, des temples, des forteresses, silencieux vestiges d'une civilisation qui n'est plus. Les palais se taisent ensevelis sous l'ombre

des arbres séculaires, et comme endormis au murmure du fleuve ; ils rêvent au souvenir de ces fêtes splendides qui ont immortalisé la magnificence des dynasties orientales. Les temples, désertés par les brahmes, n'entendent plus que le chant des corbeaux qui viennent chercher un abri sous les portiques chancelants ou sur le relief altéré des sculptures. Les forteresses, où se réunissaient autrefois d'innombrables armées, ne sont plus gardées aujourd'hui que par quelques soldats aux gages de l'Angleterre ; derrière leurs murailles démantelées languit souvent le rejeton de quelque dynastie infortunée, destiné à mourir captif sous les ruines de l'édifice que ses ancêtres ont construit.—Ce spectacle est triste ; et cependant lorsque le soleil de l'Inde, perçant les brouillards enflammés du ciel, vient reluire sur les antiques minarets et remplace, par l'éclat de ses rayons, l'or effacé des coupes, il semble que tous ces monuments se réveillent, qu'une baguette magique ait ressuscité pour un instant les splen-

deurs d'un autre âge, et que l'Inde renaisse aux yeux du voyageur, tantôt sous la forme imposante de la civilisation musulmane, tantôt avec les vêtements fantastiques de Brahma.

Les Anglais ne font rien pour arrêter les lentes dégradations du temps. Que leur importent ces temples peuplés d'idoles, ces palais vides de rois,—ruines inutiles, pierres amoncelées, qui couvrent sans profit de larges espaces où s'étendraient de riches cultures ? Autant de perdu pour la canne à sucre ou pour l'indigo ! Depuis la conquête de l'Inde, les Anglais ont consacré d'immenses sommes à l'érection des forts de Calcutta et de Madras, à l'entretien d'une nombreuse armée, au salaire des officiers transformés en nababs, et ils donnent à peine quelques roupies pour la réparation des monuments indiens ; ils ne remplissent même pas les avaries obligations du propriétaire, qui tient au moins à garder ce qu'il possède.

L'Inde, conquise depuis si longtemps, n'a pas gagné à changer de maître. Les Musulmans et les Mogols, que la Compagnie des Indes méprise sans doute comme des barbares, ont eu du moins le bon goût et la gloire d'ajouter de nouvelles merveilles à celle que l'antique civilisation hindoue avait semées avec profusion sous le soleil de l'Asie. Pendant leur domination l'art n'a point dépéri, et les nobles travaux qui attestent encore leur passage effacent en partie les traces du sang qu'ils ont versé.

Mais laissons les marchands de l'Angleterre. Qu'ils entassent dans leurs magasins des balles de coton ; qu'ils alignent

dans leurs comptoirs des piles de roupies. N'est-ce point pour cela qu'ils sont venus dans l'Inde? Eloignons-nous des palais plâtrés de Calcutta, remontons le fleuve sacré, et après avoir salué les dômes de Bénarés, arrêtons-nous au confluent du Gange et de la Jumna.

Là s'élevèrent le palais et le fort d'Allahabad, dont la construction date de la fin du seizième siècle, du règne d'Akbar le Grand. Allahabad faisait partie de cette ceinture de forteresses qui fut successivement tendue de Lahore à Chunar pour protéger le pays contre l'invasion étrangère. La gravure représente un pavillon du palais que l'empereur avait fait bâtir à l'abri des hautes murailles du fort. Ce palais est regardé, avec raison, comme un des plus beaux modèles de l'architecture musulmane; les vastes piliers qui le supportent sont ornés de riches sculptures; ses minarets, dominant les coupoles, se dressent hardiment vers le ciel; les murailles sont découpées en fines arabesques, où l'architecture a déployé toutes les ressources de la plus ingénieuse fantaisie. Le pavillon avait été construit avec un soin particulier; il passait, avec raison, pour un prodige de fini et de délicatesse; jamais pierres n'avaient été ciselées avec plus d'art ni dentelées avec plus de recherche. Cette perfection lui devint fatale. En 1789, il prit fantaisie au nabab d'Oude de faire transporter d'Allahabad à Lucknow, sa résidence, une petite tour en marbre blanc, qui s'élevait au-dessus du pavillon, au centre même de la terrasse. Le nabab s'était si vivement épris de son admiration et de ses yeux. Le pavillon, ainsi décapité, avait perdu l'un de ses plus gracieux ornements. Plus tard, notre nabab, s'apercevant que la passion l'avait entraîné trop loin, crut réparer sa faute en ordonnant que le pavillon entier fût démolie pierre par pierre, pour être reconstruit à Lucknow. C'était bien une autre affaire. L'excellent prince s'imaginait sans doute qu'on transplante un monument aussi aisément qu'un oranger. Mais ne savons-nous pas que les princes indiens se croyaient tout permis, et que le mot *impossible* était rayé de la langue des nababs?

Quoi qu'il en soit, ce qui reste encore des constructions d'Allahabad mérite au plus haut degré l'admiration des voyageurs. La beauté naturelle de ce site s'harmonie avec l'architecture élégante du palais, et relève l'ensemble du tableau par la merveilleuse appropriation du cadre. Du haut des minarets, l'œil suit le cours majestueux du Gange qui coule avec lenteur sous les berceaux de ses rives, et le ruban argenté de la Jumna dont les eaux plus rapides viennent se mêler, comme avec empressement, à celles du fleuve sacré. La plaine est émaillée de campements et de villages; de nombreux bateaux stationnent au confluent des deux rivières, et sur les bords du Gange on distingue, au milieu de la sombre verdure des arbres, les toits de plusieurs *ghats*, où les Hindous viennent mourir, pour que leur corps soit immédiatement noyé et purifié dans les eaux saintes.

D'Allahabad à Delhi, les rives de la Jumna sont couvertes de monuments qui rappellent le règne d'Akbar. On admire encore à Agra, capitale de l'ancien empire mogol, le magnifique palais de ce prince, que nous vous décrivons un jour spécialement.

A mesure que l'on s'éloigne des rives du Gange en descen-

dant vers l'extrémité méridionale de la presqu'île, l'architecture revêt peu à peu d'autres formes et s'inspire plus exclusivement des traditions hindoues. Les cercles étincelants des dômes, les flèches élancées des minarets, les capricieuses arabesques des palais et des terrasses, en un mot, tous les caractères de l'art musulman, qui éclatent dans les constructions des souverains mogols, disparaissent des monuments, dont la construction remonte à une époque antérieure et appartient aux premiers âges de l'idolâtrie indienne. On ne rencontre plus, comme dans les régions du nord, ces riches palais, ces mausolées somptueux, qu'une génération a consacrés à la gloire d'un homme et qui rappellent la magnificence ou la vanité d'un sultan. Dans le midi, la plupart des édifices sont consacrés à la religion; ce sont des pagodes, tantôt creusées dans le roc aux flancs d'une montagne ou sur le rivage de la mer, tantôt bâties au milieu d'une plaine que dominent les grandes portes s'élevant, en forme de pyramide tronquée, sur les quatre faces du temple.

Parfois cependant, vers le milieu de la presqu'île, on trouve le mélange des deux architectures hindoue et musulmane, mélange qui semble indiquer le point où les deux civilisations se sont rencontrées. Ainsi, à trois cent sept milles de Madras, on remarque le palais de Madura, construit ou tout au moins restauré par le rajah Tremalnaig. Ce vestibule forme un parallélogramme de trois cent douze pieds anglais de long sur cent vingt-cinq de large. Le plafond est soutenu par six rangées de colonnes de granit gris, hautes d'environ vingt-cinq pieds. On voit, dans le dessin, l'allée du milieu. A droite, sur la deuxième colonne, se trouve la statue en relief de Tremalnaig entourée de trois de ses femmes; sur d'autres colonnes sont également représentées diverses personnes de la famille de ce rajah, dont les Hindous révèrent profondément la mémoire. Les douze signes du zodiaque sont gravés au plafond, au milieu d'une foule de figures mythologiques.

Il faudrait connaître la théogonie hindoue pour comprendre le sens de ces mille figures qui composent les bas-reliefs; et encore est-il probable que l'artiste a souvent ajouté aux images des dieux régulièrement admis dans l'Olympe des livres saints les fantaisies plus ou moins grotesques de son imagination toute profane. Quoi qu'il en soit, on ne saurait rien inventer de plus étrange que les dessins de ces tapisseries de pierre, qui descendent le long des colonnes ou s'étendent sur les parois du temple. Il y a là des dieux et des déesses de toute sorte, de toute forme; des animaux, des monstres, des diables, et le plus souvent des images inspirées par un cynisme révoltant. Il plaît aux Hindous d'adorer de telles horreurs!

D'immenses travaux ont déjà été faits pour déchiffrer ces hiéroglyphes, qui renferment le secret des vieilles religions de l'Inde; mais la science, ou plutôt l'imagination ingénieuse des érudits n'arrive que bien lentement à deviner le sens caché sous tant de formes bizarres et à retrouver sur la pierre la traduction des livres sacrés. Les bas-reliefs des palais et des pagodes résisteront encore assez longtemps aux injures des siècles pour assurer aux *Edipes* de la science une longue série d'énigmes et de nuits sans sommeil. Déchiffrés ou non, ils attesteront toujours, dans le langage muet et solennel des ruines, l'art infini des générations qui les ont encadrés dans ces splendides monuments, et la malice des sphinx qui les ont ciselés.

C. LAVOLLÉE.

TRIBULATIONS D'UN PEINTRE.



VOICI ce qui arrive à un peintre qui fait un portrait, sauf les nuances qu'apportent nécessairement la position sociale et l'éducation du modèle.

— Monsieur, suis-je bien ainsi ?

— Madame, je ne saurais trop vous recommander de prendre une pose naturelle.

— Mais, monsieur, je ne crois pas me manifester.

— C'est n'est pas ce que je veux dire, madame ; je veux simplement vous engager à prendre la pose

qui vous est la plus habituelle ; je ne puis peindre que ce que je vois, et il faut avant tout que la personne que l'on peint tâche de se ressembler à elle-même.

La femme considère cette observation comme non avenue ; elle garde une pose prétentieuse et maniérée ; elle lève les yeux au ciel, ou les ferme languissamment ; elle serre les lèvres, pour se rapetisser la bouche ; elle est naturellement enjouée, elle prend un air majestueux.

Le peintre fait son esquisse.

— Dites-moi, monsieur, ne serai-je pas mieux ainsi ?

— Je ne pense pas.

— Cependant, je pense que cela fera mieux.

Elle prend une pose toute différente de la première, sans être pour cela moins affectée.

Le peintre efface son esquisse. Comme il va en commencer une autre :

— Décidément, vous aviez raison, la première pose valait mieux.

Et le malheureux artiste recommence ce qu'il avait effacé.

— Je vous recommanderai la couleur de mes yeux ; j'ai la

faiblesse d'y tenir. Cela est excusable, quand on a si peu de chose de bien.

— Madame est trop modeste, car au contraire....

Pendant ce temps, elle a encore changé de position.

— Voudriez-vous avoir la bonté, madame, de reprendre la position où vous étiez tout à l'heure.

— C'est qu'elle me gêne un peu.

— Alors, madame, prenez-en une que vous puissiez garder, car il me faut recommencer mon ouvrage chaque fois que vous remuez.

— Alors, je vais reprendre celle de tout à l'heure. Suis-je bien comme cela ?

— Très-bien, si vous y restez.

— Bérénice !

Entre la femme de chambre, laquelle est aussi la cuisinière.

— Bérénice, apportez-moi mon écrin.

Ecrin est un mot qui n'est pas d'un usage habituel entre la maîtresse et la domestique, et dont on ne se sert que pour le peintre et pour lui donner une brillante idée de sa distinction.

— Comment dit madame ?

— Ma boîte à bijoux, imbécile.

Bérénice apporte une boîte.

— Dites-moi, monsieur, quel collier et quels pendants d'oreilles me conseillez-vous de mettre ?

— Ceux qui vous plairont le mieux, madame.

— Mais il me semble qu'un peintre doit avoir là-dessus des idées ?

— J'aimerais assez le corail.

— Cependant, ce sont ordinairement les femmes brunes qui affectionnent le corail, et si j'ai quelque chose de passable, c'est la blancheur de la peau.

— Je n'en ai jamais vu de plus belle.

— Je vais mettre des diamants.

— Bérénice !

— Madame ?

— Avez-vous pensé à prévenir le coiffeur pour ce soir.

— Non, madame.

— A quoi sert-il alors que je vous parle ? allez-y tout de suite.

— Ah ! monsieur, on est bien malheureux d'avoir des domestiques ; je me surprends quelquefois à envier la position d'un artiste ; au moins vous êtes indépendant, vous faites vos affaires vous-même.

— Hélas ! madame, je suis forcé de vous ôter cette illusion ; je ne suis pas assez heureux pour cirer mes bottes moi-même ; — mais je vous supplierai de tourner la tête un peu plus à droite, comme vous étiez tout à l'heure.

— Mon Dieu ! monsieur, je ne sais pourquoi on n'a jamais pu me faire ressemblante ; j'ai deux portraits de moi, ce sont deux horreurs. Sur le dernier j'ai une bouche qui n'en finit pas ; je vous recommanderai la bouche ; ce n'est pas que j'y tiens ; quand on a une grande fille de six ans... (La fille en a neuf.) — Quand on a une grande fille de six ans, il faut renoncer à toutes les prétentions ; mon mari aime beaucoup ma bouche, et il serait désolé de la voir trop grande sur le portrait.

— Je vous la ferai aussi petite que vous voudrez, madame.

— Surtout, monsieur, je ne veux pas être flattée ; je ne suis pas comme ces femmes qui exigent qu'on donne à leurs portraits tous les charmes qui leur manquent. — Je fais demander le coiffeur pour une soirée, pour un bal où je vais ce soir. Je n'aime guère le monde, mais on ne peut se dérober aux exigences et aux devoirs de la société. Et puis mon mari veut que je sorte un peu de la solitude, qui me plaît infiniment. Je ne sais comment m'habiller ce soir, car il ne faut pas faire peur.

— Certainement, madame...

— Pensez-vous que je ferai bien de mettre du bleu ?

— Le bleu doit vous aller à ravir.

— Cependant toutes réflexions faites, je mettrai une robe de crêpe rose. — Remarquez, s'il vous plaît, que j'ai le nez assez délicat ; c'est même tout ce que j'ai de remarquable dans la figure.

— Ah ! madame !

— Permettez que je voie.

— Il n'y a presque rien de fait.

— C'est égal, c'est très joli, très joli ; mais pourquoi ai-je ainsi le cou noir et bleu ?

—Ce sont des ombres indiquées.

—Mais c'est que je passe, au contraire, pour avoir le cou très blanc ; je vous avouerai même que c'est ma prétention.

—Je vois mieux que personne, madame, que vous avez le cou d'une blancheur éblouissante ; mais j'ai eu l'honneur de vous dire que ce sont des ombres que j'indique ; d'ailleurs, cela ne restera pas ainsi.

—A la bonne heure.

—Voulez-vous, madame, vous remettre en place ?

—Très volontiers : suis-je bien ainsi ?

—Vous êtes charmante de toutes manières, madame ; mais si vous préférez maintenant cette pose, il va falloir que j'efface tout pour recommencer.—La tête un peu à droite,

—baissez les yeux un peu plus.

—Est-ce que je n'avais pas les yeux au ciel ?

—Non, madame.

—C'est singulier ! c'est que c'est un mouvement qui m'est très familier.

—Il est alors facile de changer le mouvement des yeux.

Entre un monsieur : ce monsieur est un courtier marron que madame décore du titre d'agent de change.

—Tenez, monsieur T***, mon mari veut que je me fasse peindre encore une fois.

—On ne saurait trop reproduire un aussi charmant visage.

—Voyons, T***, vous savez que j'ai horreur des compliments ; trouvez-vous que je sois ressemblante ?

—Certainement, la peinture de monsieur est fort bien ; je dirai plus... elle est... fort bien ; mais vous êtes plus jolie que cela.

Le peintre se retourne avec l'intention de faire observer au connaisseur que le portrait n'est qu'ébauché ; mais il s'arrête, et sa pensée se dessine sur ses lèvres en un sourire ironique. Le connaisseur continue :

— Il y a, ou plutôt il n'y a pas... un je ne sais quoi ; enfin, monsieur, je voudrais voir ici dans les yeux plus de... vous comprenez ; et aussi quelque chose dans le front.

— Et, dit la femme, ne trouvez-vous pas aussi que le cou est un peu noir ?

— J'ai eu l'honneur, dit le peintre, un peu impatienté, de dire à madame que, si je ne marque pas d'ombres, elle aura la figure plate comme une silhouette ; avec plus d'attention madame apercevrait ces ombres sur la nature.

— Ah ! pour cela, dit le connaisseur, monsieur a raison, ce sont les ombres ; — on ne peut chicaner les peintres là-dessus ; c'est une imperfection ; mais ils ne peuvent faire autrement ; l'art a ses limites ; les madones de Raphaël ont peut-être un peu moins d'ombre que le portrait que fait monsieur, mais elles en ont cependant.

Le peintre, pour cette fois, se lève et annonce qu'il reviendra le lendemain. Le lendemain, on le fait attendre une heure ; on ne veut plus mettre de diamants ; et la coiffure a été changée...

Toujours préoccupée des ombres de son cou, la dame a clandestinement enlevé et jeté ce que le peintre avait mis de bleu sur sa palette.



MARCHÉ AUX FEMMES EN RUSSIE.

Il y avait déjà plusieurs années que j'étais à Saint-Petersbourg, et mon esprit n'était point encore familiarisé avec cet abrutissement des paysans serfs des campagnes environnantes. C'est, en effet, un étrange spectacle pour un Français que celui de la féodalité dans son type primitif. Le paysan russe est à peu près traité comme le nègre des colonies ; comme lui, il ne s'appartient pas, comme lui, il n'a point de famille ; on peut le vendre, vendre ses enfans. Il est forcé de mourir sur le sol qui l'a vu naître, et poursuivi par les mauvais traitemens de ses maîtres, qui souvent le privent des choses les plus nécessaires à la vie ; il ne peut aller chercher l'existence sur une autre terre ; il faut qu'il expire sous les yeux de ses bourreaux en dévorant ses outrages. Que dis-je ? il n'est point d'outrages pour un serf ; c'est une machine, une bête de somme, qui ne se meut que par une impulsion étrangère ou guidée par le fouet d'un conducteur.

Mais laissons ce style grave, et voyons ce qui a lieu tous les ans à la fête de Saint-Pierre et Saint-Paul, dans un bourg nommé Petrowki, à quinze lieues de Saint-Petersbourg.

Cette fête attire tous les ans une foule de curieux ; aussi est-il difficile de pénétrer au milieu du village, à moins d'être avec une personne qui jouisse d'une certaine considération.

Ce fut avec le peintre de l'impératrice-mère, à laquelle appartient ce pays, que je fis cette curieuse promenade.

En approchant, nous vîmes arriver une foule de jeunes filles ayant toutes une fleur ou un ruban dans leur cheveux, et montées deux et même trois sur de petits chevaux, de la taille d'un âne de nos pays. Leurs mères les accompagnaient armées de grands et forts bâtons. Quand aux pères, comme ils sont là fort inutiles, nous n'en vîmes pas un seul ; les mères elles-mêmes pourraient se dispenser du voyage. Les jeunes garçons venaient de leur côté, parés comme un jour de nocé.

Les jeunes filles formaient des ronds tout le long du village, bâti sur une seule rue, comme tous les villages russes, et d'une longueur de près d'un quart de lieue ; les jeunes garçons, le bonnet sur la tête, les poings sur les hanches, allaient et venaient comme des Turcs dans un marché d'esclaves, examinant, comparant ; et quand l'un d'eux avait fait un choix, il s'approchait de la belle, et, sans lui dire un seul mot, il la faisait sortir des rangs et la poussait dans la maison voisine, afin de régler les dernières conditions.

Lorsque les jeunes couples reparaissaient au dehors, le fiancé faisait cadeau d'un morceau de pain d'épice à sa future, qui ajoutait une fleur ou un ruban dans ses cheveux, pour

annoncer qu'elle était promise. Les parens n'ont aucun moyen de s'opposer au mariage ; seulement, lorsque le jeune homme déplaît à la mère, elle s'amuse à lui administrer quelques coups du bâton qu'elle a apporté pour cet usage.

Il n'y a, pour présider à ces fiançailles, que le ministre luthérien et le magister, les seuls qui sachent lire et écrire. Ils se promènent gravement de tous côtés, enrégistrant les noms des couples, dont le mariage est définitivement célébré huit jours après.

MON AMI ROBERT.



Il n'est pas que mon ami Robert fut un méchant homme, mais c'était un mauvais sujet. Il avait deux oncles dans la magistrature ; l'un était président de cour à Limoges, l'autre juge d'instruction à Paris. Son père était mort procureur général à la suite d'un réquisitoire un peu chaud qui avait duré plus de trois heures. Bref, Robert semblait être né substitut, il n'en fut rien. On eut beau faire, il ne voulut jamais mordre au droit romain.

Ses oncles le firent vainement comparaître à leur barre ; il résista. On voulut le pousser dans le barreau ; ce fut encore pis. Le notariat que les oncles proposèrent en désespoir de cause, n'eut pas plus de succès. On fut trop heureux d'en faire un carabin.

Robert étudia en médecine pendant dix ans ; tout le monde l'a connu. C'était la fleur des pois du quartier latin. Il porta le premier bonnet rouge, après 1830. Ses gilets ne sortaient pas de la mémoire de quiconque les a pu contempler une fois. Je ne dis rien de ses cravates, de sa danse et de ses fredaines. Eh bien, après dix ans de folies, qui menaçaient de s'éterniser, ce garçon-là finit tout d'un coup sa vie de bohème par une folie grave, par un acte qui pouvait le couvrir de ridicule, par un trait de sagesse rare et hardi.

Notre ami Robert avait alors vingt-huit ans sonnés. Il n'était pas encore de force à faire un officier de santé. Sa fortune patrimoniale, produit des sévères économies de deux générations de magistrats, avait passé aux mains des usuriers. Ses oncles refusaient de payer ses dettes et ne voulaient plus le voir. Robert s'en moquait. A ceux qui lui reprochaient son insouciance, il répondait gaiement :

— J'ai toujours la ressource de me faire soldat, trappiste ou dentiste.

La misère vint. Ce n'était pas un homme à s'étonner de si peu. En ce temps-là, la mort fût venue lui rendre visite, qu'il eut, comme don Juan, trinqué galamment avec elle.

Il logeait dans les combles d'une pauvre maison, aux confins du pays latin, à l'extrémité de la rue d'Enfer. Pour défrayer ses créanciers, il avait loué sous le nom de Riva. Son mobilier se composait strictement de ce que la loi garantit au pauvre diable qui n'a pas de quoi payer son terme ; le lit, la chaise, la table et les instruments de travail. Les instruments de travail d'un étudiant en médecine se composent de livres et d'outils de dissection. Il ne restait à Robert qu'un vieux vo-

Z.

lume de Bichat, trois romans dépareillés et un bistouri servant depuis plusieurs années à débourrer les pipes.

— Je suis dans la légalité, disait-il, je puis déménager sans formalités et quand je veux ; voilà l'homme libre !

Les oncles tenaient bon. Les créanciers se taisaient, mais ils ne fournissaient plus. Les usuriers eux-mêmes n'avaient point d'argent et restaient insensibles aux plus touchantes protestations de reconnaissance. Que faire ?

Robert n'avait pas déjeuné depuis plusieurs jours ; il lui arrivait quelquefois de ne dîner que le lendemain. La veille il ne s'était nourri que de bavaroses, chez un limonadier où M. Crédit vivait encore. Restaient les amis. Robert en avait beaucoup. Il les alla voir tous ; les amis se lassent vite ; ceux de Robert étaient épuisés, un seul excepté, le plus récent.

Robert l'avait gardé pour la fin. L'ami l'écouta jusqu'au bout sans l'interrompre, puis lui dit cordialement :

— Mon vieux, je vais te donner...

— La moindre des choses, interrompit Robert.

— Je vais te donner un cigare et un conseil.

Robert fit la grimace.

— Voyons d'abord le cigare, dit-il.

Le cigare allumé, l'ami reprit :

— Je crois, mon vieux, qu'il est temps d'arriver à la dernière ressource.

Il figura élégamment le geste du dentiste qui fait sauter une dent.

— Nous te ferons une clientèle superbe, poursuivit-il ; nos camarades te pousseront dans les réclames des journaux. Ces dames ne t'oublieront pas. Tu inventeras un mastic quelconque ; tu feras pour cent mille francs d'annonces par an, et ta fortune est faite.

En sortant de chez l'ami, Robert récapitula le bilan de sa situation.

— Je suis battu sur toute la ligne, pensa-t-il. En temps d'insurrection, il y a du pain et du saucisson sur la place publique ; en temps d'épidémie, des portions d'hôpital pour les aides et les gardes. A moins d'épidémie ou d'insurrection, je suis perdu.

Il y a des hommes qui ont un bonheur terrible. En rentrant chez lui, Robert trouva le choléra installé en plein Paris, dans sa rue, dans sa maison.

Robert, malgré ses nombreux défauts, était un homme de cœur. Il faut dire qu'au milieu du danger commun il oublia tout à fait son individu. On sait quelle terreur régnait alors dans Paris. Robert ne connaissait point la peur quand il s'a-

gissait de tenter un coup hardi ou d'affronter un péril pour sauver un malheureux. Il trouva en quelque sorte le moyen de se multiplier par une activité merveilleuse.

La maison qu'habitait Robert était peuplée de pauvres gens. Les pauvres subissent toujours les charges et les crises sociales en raison inverse de leur situation. Les voisins de Robert ne furent point épargnés par le fléau.

Il y avait au troisième étage un ouvrier chargé de famille qui fut des premiers frappés. Robert se fit remettre des bons de médicaments par la mairie et ne quitta point le malade pendant la première nuit. Il espérait sauver ce pauvre homme, dont l'existence était si nécessaire à ceux qui l'entouraient. Au point du jour, le mal parut diminuer d'intensité. Robert alla prendre un moment de repos. Quand il revint, il trouva sur la table un paquet de linge, quelques bouteilles de vieux vin et des vivres pour la journée.

— Il paraît que nous avons reçu la visite d'une dame de charité, voisine ? dit l'étudiant.

— Non, monsieur, répondit la pauvre femme en essuyant une larme, ce n'est pas une dame de charité, c'est un ange !.. Il n'y a qu'elle et vous qui nous soient venus en aide... Ah ! monsieur, que Dieu vous le rende un jour !

— Comment va le malade ? demanda le carabin qui n'aimait pas les scènes attendrissantes.

— Hélas ! mon bon monsieur, toujours à peu près de même, le pauvre cher homme !

— Prenez courage ; si les crampes ne s'en mêlent pas, nous le sauverons.

Malheureusement, les crampes ne tardèrent point à se déclarer. Le malade expira en quelques heures. Il laissait une femme et six enfants, sans autre ressource que cette pompeuse charité qui inscrit au *Mopiteur* ses kilogrammes de pain, et ses soupes philanthropiques.

Mais à l'heure de la mort, l'ange vint. C'était une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, blonde et svelte. Sa figure, empreinte d'une douceur mélancolique, disparaissait sous un voile noir. Elle était mise avec goût, élégance et modestie.

Elle entra en même temps qu'un pâle rayon de soleil, traversant la chambre comme un papillon blanc, allait se poser sur le lit du mort.

Robert ensevelissait le cadavre.

La femme et les enfants agenouillés pleuraient et priaient. La jeune inconnue s'agenouilla aussi.

Cette triste besogne faite, Robert sortit en adressant quelques mots de consolation à la pauvre veuve. Il avait à peine revêtu la jeune fille. Le temps pressait. Le choléra allait vite.

Au moment où Robert venait de sortir, un homme d'une cinquantaine d'années, vêtu de noir, avec cette sévère propreté qui distingue généralement les professeurs et les magistrats, entra dans la maison, monta l'escalier, et vint frapper à la porte de la veuve. La porte était entrebâillée ; il entra doucement et vit un beau spectacle.

La jeune inconnue était debout. Elle avait ôté son chapeau et sa mantille. Les orphelins se pressaient autour d'elle, les petits la tenaient par la robe. Elle, un demi-sourire aux lèvres, une larme à la paupière, la tête inclinée, leur distribuait des vêtements et des vivres.

La mère, agenouillée, bénissait la main fraternelle qui venait la secourir au jour du malheur.

Les actions, comme les visages, demandent à être vues dans leur jour. Un rayon de soleil éclairait cette scène touchante. L'inconnu demeura un moment immobile, ravi d'admiration à ce tableau si doux et si consolant. Son front s'était épanoui. Il glissa un louis sur la table et s'éloigna à grands pas.

Le choléra continua de faire la joie des héritiers et la douleur des amitiés sincères. Plusieurs fois Robert rencontra la jeune fille. Les soins qu'ils rendaient souvent tous deux aux mêmes malades les forcèrent d'échanger quelques mots ; mais le choléra dissipé, la cause qui réunissait Robert et la jeune fille aux mêmes chevetes n'existant plus, ils cessèrent de se rencontrer.

Robert rentra dans son taudis, aussi pauvre et un peu plus mal vêtu qu'avant l'épidémie. Mais Robert était désormais un héros. Et pour compléter son rôle, il était amoureux comme doit l'être tout héros bien appris dans les romans ou dans la réalité.

Au milieu des souvenirs lugubres du choléra, la jeune fille lui apparaissait douce et riante comme une figure de vierge italienne dans un cadre d'ébène.

Où demeurait-elle ? qu'était-elle ? la reverrait-il jamais ? et bien d'autres questions que Robert s'adressait sans y pouvoir répondre. Robert qui n'avait point encore aimé sérieusement s'aperçut que tout n'est pas roses, cachuchas et champagne frappé en amour. Il comprit alors beaucoup de choses et beaucoup de livres qui jusqu'à ce jour lui avaient semblé des hiéroglyphes. Avec des doctrines et des croyances scientifiques, il eût compris bien d'autres choses et bien d'autres livres encore. Faut-il le plaindre de s'être arrêté à moitié chemin ? Il est doux de séjourner sur la pente du scepticisme. Plus on monte dans la sphère des idées, plus on est épouvané de la solitude qui se fait autour de soi. Et tandis que l'univers s'anime, se colore et se peuple à nos yeux, les hommes qu'on voudrait voir grandir jusqu'aux astres se rapetissent comme un troupeau dans le fond d'une vallée.

Robert fut plus heureux qu'il ne s'y attendait. Il rencontra la belle inconnue chez la veuve de l'ouvrier. Les bienfaits de la jeune fille n'avaient point cessé avec l'épidémie. La jeune fille avait-elle, comme certaines âmes dévotes, des motifs d'expiation perpétuels ? En vérité, cela n'était guère probable. A dix-sept ans que peut-on avoir à expier ?

Cependant, il y avait quelque chose d'étrange dans la conduite de cette jeune personne. Sa mise, ses manières et sa conversation dénotaient l'opulence. Elle avait reçu ce qu'on appelle une éducation parfaite. Heureusement pour la jeune héroïne de ce récit, elle avait des sentiments excellents qui paralysaient les effets de sa belle éducation. Robert causa longuement avec elle debout dans l'embrasure de la fenêtre. Entre gens qui se sont vus au chevet des malades, dans une épidémie, la familiarité n'est pas longue à s'établir. La jeune fille parlait art, littérature, musique, histoire et mythologie. Elle avait même un peu de mathématiques, de chimie et de cuisine.

— Quelle éducation ! se disait Robert. Mais comment se fait-il encore une fois qu'elle sorte seule ?

En effet, voilà l'étrange ! Il y a des pays où l'on assassine

ses aïeux et où on les mange par piété filiale : il y en a d'autres où il est incivil de regarder une dame. En France les demoiselles comme il faut ne doivent pas sortir seules. Notre jeune fille, malgré sa fortune, son éducation, sa modestie, sa douceur et ses vertus n'était donc pas une jeune fille comme il faut ? Cela ne pouvait faire l'objet d'un doute pour Robert qui connaissait son monde.

—Et pourtant, pourtant ! s'écriait Robert, je ne me suis pas encore senti l'audace de lui dire deux mots de galanterie.

Cela prouvait que Robert était sérieusement amoureux.

L'inconnue s'en alla ce jour-là sans que Robert eût osé lui adresser une question. Mais quand elle fut partie, il ne s'en fit pas faute auprès de la veuve de l'ouvrier. Celle-ci ne savait rien, sinon que la jeune fille était un ange, ce qui était déjà connu.

L'ange revint. Robert, qui ne bougeait plus de chez la veuve, se trouva là par hasard, comme toujours en pareil cas. Le hasard est souvent la plus machiavélique des combinaisons. La conversation dura deux grandes heures cette fois. La jeune fille ne marchandait pas les moments ; elle paraissait maîtresse absolue de son temps ; elle aimait la causerie intelligente et semblait tout heureuse de pouvoir parler d'autres choses que de chiffons : elle ne se lassait pas de questionner Robert qui, de son côté, répondait avec une complaisance inépuisable.

Ce n'était pourtant pas tout à fait son compte. Il aurait voulu que la conversation devint plus personnelle ; mais chaque fois qu'il essayait de l'amener sur ce terrain, la jeune fille laissait Robert s'y égarer tout seul, et continuait légèrement sa course à travers les régions féeriques de l'imagination.

Tout ce que Robert put tirer d'elle, c'est qu'elle se nommait Pauline. Mais quand il voulut savoir son nom de famille, la jeune fille devint toute triste, baissa son voile et sortit sans avoir répondu.

—Je suis une brute ! s'écria Robert, furieux contre lui-même. Me voilà bien avancé maintenant que je sais le mystère ! J'aurais bien dû m'en douter ! Animal que je suis ! Aller la faire pleurer en lui rappelant sa naissance, car c'est un enfant naturel, voilà tout.

—Eh bien, c'est ce qui vous trompe, répliqua la veuve, et puisqu'il vous les faut légitimes, sachez, monsieur Robert, que Mlle Pauline est tout aussi légitime que vous pouvez l'être.

—Vous savez donc qui elle est ? s'écria Robert.

—Je le sais.

—Vous connaissez son nom.

—Parfaitement.

—Et son secret ?

—Son secret aussi.

—Et vous ne me l'avez pas encore dit, voisine ?

Permettez que je le garde, monsieur Robert. Vous oubliez que ce secret n'est pas le mien, car je l'ai découvert par la force des circonstances. Ce secret-là est bien respectable, allez ! Si vous le connaissiez comme moi, c'est pour le coup que vous la regarderiez comme un ange.

La bonne femme eût parlé ainsi dans le but de surexciter la curiosité de Robert qu'elle n'eût pas mieux réussi. Elle lui rendit un fort mauvais service. Amoureux autant qu'on eut l'être, Robert comprit tout ce qui lui manquait pour

réussir. Pour la première fois, il s'aperçut de la vétusté de ses habits et n'osa plus paraître en cet équipage rapé devant la dame de ses pensées. Il tomba dans la mélancolie, s'enferma dans son taudis et se nourrit de larmes, de pain et d'eau.

Sa seule distraction était d'épier le passage de Pauline, afin de l'apercevoir au moins un moment, quand elle se rendait chez la veuve.

De son côté, la jeune fille s'étonnait de ne plus voir Robert. Au commencement, elle n'osa rien en témoigner. Mais l'inquiétude en devenant plus forte, elle s'informa timidement à la veuve de la santé du jeune homme. Celle-ci n'ignorait point la triste position de son bienfaiteur. Elle en parla les larmes aux yeux. Rien n'était plus propre à servir les intérêts de Robert. Toutes les femmes ont un goût et un talent naturel pour l'intrigue. La bonne femme s'y était instinctivement prise le mieux du monde pour intéresser Pauline. Elle l'intéressa si bien qu'elle lui fit verser des pleurs en lui dépeignant la tristesse et la misère de l'étudiant.

—Mon Dieu, dit la jeune fille, n'y aurait-il pas moyen de lui venir en aide, à lui qui se dévoue si généreusement pour les autres ?

—Comment faire ? demanda la veuve.

—N'accepterait-il pas un prêt de la part d'un ami ?

—Lui ! s'écria la veuve avec une assurance superbe, on voit bien que vous ne le connaissez pas. C'est un garçon de famille. Ah ! bien oui, accepter un prêt, il aimerait mieux se jeter à l'eau !

—Que cela est donc désolant ! comment allons-nous faire. Mais s'il venait, on pourrait peut-être s'expliquer. Pourquoi ne vient-il donc plus ?

—Oh ! Mademoiselle, ça, je ne sais pas si je dois vous le dire.

—Vous le savez donc ?

—Je crois l'avoir deviné.

—Dites donc vite.

—Eh bien ! ma foi, je crois que c'est parce qu'il vous aime. Pauline rougit beaucoup et dit vivement :

—Vous croyez ?

—J'en suis comme qui dirait tout à fait sûre.

—Mais ce ne serait point une raison pour ne pas venir.

—Si fait, si fait ! vu que ses habits ne sont plus assez rehausés pour plaire aux dames. Est-ce que vous ne comprenez pas ça, ma bonne demoiselle ?

—Pauvre jeune homme ! murmura Pauline. Mais sa famille ?

—Ils sont en froid, à ce qu'il paraît, pour des questions d'intérêt : sans cela il serait riche ; mais il le sera plus tard.

Pauline, au lieu de se réjouir de cette assurance, baissa tristement la tête. Son teint, qui s'était animé, pâlit. Elle partit le cœur serré. La veuve n'y comprit rien.

Cependant Robert n'était pas homme à rester longtemps au pain et aux larmes et privé de la vue de Pauline.

—Il me faut de l'argent et des habits. Allons, en campagne ! se dit-il.

Malgré toute la délicatesse dont l'avait gratifié la veuve, il eût accepté un prêt avec transport, non-seulement d'un ami, mais encore d'un usurier. Robert était un héros : il fut

reçu partout avec enthousiasme ; ses amis le comblèrent de caresses ; il trouva toutes les bourses ouvertes... mais il n'y avait rien dedans.

— Qu'à cela ne tienne, s'écria l'un des plus fervens. Est-ce que madame Harpagon n'est pas là ?

Madame Harpagon était une ancienne blanchisseuse devenue usurière et jouissant dans le pays latin d'une notoriété justement méritée. On l'avait classiquement surnommée madame Harpagon, en raison de son honorable profession et des qualités toutes spéciales qu'elle y déployait.

— Quelle plaisanterie ! dit Robert. Comme si Mme Harpagon ne me connaissait pas depuis longtemps et n'avait pas pris ma signature en profond dédain.

— Bah ! nous allons faire un billet et l'endosser les uns après les autres. Nous le ferons ensuite escompter par Mme Harpagon, et nous t'en donnerons le montant, à charge de revanche à la première occasion.

— Comme vous voudrez : disposez de ma signature, de la signature Robert et compagnie en toutes circonstances.

L'intérêt honnête s'éleva à cinquante pour cent pour trois mois, ce qui faisait deux cents pour cent à l'année. Madame Harpagon n'y allait pas de main morte. Voilà donc Robert redevenu brillant. Il avait rompu le charme. La fortune désormais ne devait plus lui tenir rigueur. Elle lui joua même un petit tour de sa façon : Robert reçut, pour ses services pendant le coléra, une médaille, genre de récompense qui est presque toujours au-dessous du mérite de l'impétrant. Robert crut d'abord à une mystification, et y trouva un peu de sel, car il n'avait jamais témoigné le moindre goût pour cette espèce de quincaille. Mais le choléra mentionné dans le brevet lui rappela qu'il était un grand homme.

Robert reçut donc le coup en pleine poitrine, sans broncher. Néanmoins il tourna et retourna longtemps l'objet dans ses mains, comme s'il se fût demandé quelle était la manière de s'en servir.

— Au fait, se dit-il, le ruban fera très bon effet à ma boutonnière quand j'irai au Prado ou à la Grande-Chartreuse ! Quel genre !

Mais le souvenir de Pauline traversa soudain sa pensée. Il ajouta en soupirant comme un simple berger :

— J'aimerais bien mieux une fleur des champs cueillie de sa main.

A peine les journaux eurent-ils répandu cette honorifique nouvelle dans le quartier latin, que le domicile de Robert fut envahi par ses amis, qui l'entraînèrent dans le café le plus fréquenté des écoles. Robert y reçut les félicitations unanimes de ses camarades, accompagnées de nombreux bols de punch.

Le lendemain on lui offrit un banquet.

Le surlendemain un déjeuner.

Le cinquième jour son oncle le juge d'instruction vint le féliciter en personne et lui fit délicatement accepter un billet de mille francs.

Le sixième jour il reçut de son oncle le président du tribunal de Limoges une lettre de félicitations illustrée d'un billet de mille francs.

Robert croyait rêver.

Tout semblait s'entendre pour tuer le souvenir de Pauline dans le cœur de l'étudiant. Mais c'était en vain.

Un beau jour Robert, las de bonheur, se trouva le plus malheureux des hommes. Il courut chez la voisine ; elle ne put lui donner de nouvelles de Pauline. Depuis les succès de Robert, elle avait cessé de venir dans la maison. Si la fortune nous donne beaucoup d'amis, elle nous enlève souvent les plus sincères. La jeune fille continuait d'envoyer des secours à la veuve, mais elle ne paraissait plus.

— Dites-moi au moins son nom ! s'écria Robert.

— Impossible ! répondit la voisine.

— Sa demeure ?

— Pas d'avantage.

Il offrit un de ses deux billets de mille francs, le seul qui lui restât.

— Ce que vous faites là est mal, dit la voisine. Si vous n'étiez pas amoureux, je vous en voudrais. Ecoutez la raison. Mlle Pauline est ma bienfaitrice ; je ne puis la trahir. Certes, je voudrais bien vous voir d'accord, car vous vous aimez.

— C'est-à-dire que je l'aime.

— Et elle donc ! Si vous l'aviez entendue parler de vous, quand vous étiez malheureux ! Oh ! elle vous aime plus que vous ne l'aimez peut-être.

— Comment ! elle m'aime ! s'écria Robert. Est-ce possible ? Et moi qui ne m'en étais jamais aperçu !

— Oui, et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de lui faire une proposition de mariage la première fois que vous la rencontrerez, si toutefois vous vous en sentez le courage.

— Comment ! il faudrait du courage pour épouser Pauline ?

— Beaucoup pour un homme comme vous.

— Pourquoi cela ?

— C'est le secret.

— Avoir du courage pour épouser une jeune fille charmante, sage, bien élevée, et très riche, selon toute apparence !

— Elle est tout cela.

— Mais savez-vous seulement, en supposant que j'aie ce grand courage, savez-vous si on me l'accorderait ?

— Sa mère fait toutes ses volontés.

Après cet entretien, Robert fut plus malheureux qu'avant. A quelques jours de là, par un matin de printemps, tandis qu'il promenait ses mélancolies sous les tilleuls du Luxembourg, il rencontra la jeune fille, fraîche, toute parfumée, comme une des fleurs nouvellement écloses du parterre, et seule, ainsi que de coutume.

Pauline voulut se détourner et fuir ; mais la biche qui a reçu la flèche au cœur ne court pas loin. La pauvre enfant sentit ses jambes trembler, et pour ne pas tomber, elle fut obligée de s'appuyer au bras de celui dont elle voulait se sauver. Ils se promenèrent pendant trois heures, causant parfois de choses intimes, et parfois aussi ne se disant rien, ce qui est bien plus éloquent encore. Bref, Pauline finit par avouer qu'elle aimait. Robert n'avait plus de mots pour exprimer combien il était ravi ; mais tout à coup il tressaille : il vient de penser au mariage !

— Parbleu, s'écria-t-il, j'allais oublier cela !

— Quoi donc ? dit Pauline.

— De vous demander si vous voulez bien être ma femme. On dit que vous faites toutes vos volontés.

Pauline était devenue pâle comme les statues du jardin.

—Jamais ! s'écria-t-elle d'une voix tremblante. Oh ! monsieur Robert, j'aurais dû fuir.

—Mais pour quel motif ?

—Je ne puis vous le dire.

—Eh bien ! je vous déclare, moi, que je n'en démordrai pas. Vous m'avez dit que vous m'aimiez, je vous aime, je veux vous épouser, tant pis ! Je ne vous quitte pas avant d'avoir obtenu votre consentement. Je veux vous demander à vos parens. Je suis fils de magistrat, je suis décoré d'une médaille, je...

—Raison de plus pour que je refuse ! murmura-t-elle.

—Comment, raison de plus ! Décidément nous jouons aux charades, chère Pauline.

—Non, car je vous déclare très clairement que, dussé-je en mourir, je ne vous reverrai jamais !

En même temps, Pauline dégagea vivement son bras et s'enfuit.

Les derniers mots de Pauline avaient été articulés d'un ton si ferme que Robert resta planté sur ses jambes sans oser faire un pas. Quand il revint de son émotion, Pauline avait disparu.

Il rentra au logis désespéré. Il sanglota comme un enfant.

Le lendemain, au moment où il venait de s'habiller en songeant à la Morgue et aux fantastiques filets de Saint-Cloud, une main frappa doucement à sa porte.

—Entrez, cria-t-il.

La porte s'ouvre ; Pauline paraît ; Pauline en larmes, les yeux rougis, le visage pâle et la toilette dans un désordre qui annonce le plus violent désespoir.

—Pauline ! s'écria-t-il, vous ici ! Quel bonheur !

Mais déjà Pauline joint ses mains suppliantes ; les pleurs et les sanglots étouffent sa voix.

—Qu'avez-vous ? s'écria Robert.

—Oh ! monsieur, sauvez-moi ! sauvez-nous !

—De quel danger ?

—De la justice. Arrachez-nous à l'infamie !

—Que voulez-vous dire ? Parlez, Pauline !

—Ma mère... Oh ! comment dire cela ? Ma mère va être arrêtée. Le juge d'instruction l'a fait venir. Oh ! Monsieur, la prison ! le déshonneur ! Ma mère est perdue !

—Comment puis-je la sauver ?

—Le juge d'instruction est votre oncle. Le billet que vos amis ont souscrit à votre profit est venu à échéance ; il n'a pas été payé. Vos amis ont porté plainte en usure. Cette plainte en a révélé d'autres sans doute. Oh ! monsieur, si vous ne venez à son aide, ma pauvre mère est perdue !

—Ah ! mon Dieu ! madame votre mère... serait... Mine. Harpagon ! s'écria Robert en laissant échapper de surprise la main de Pauline, qui, affaissée sur le parquet, le visage dans ses deux mains, n'osait plus même pleurer. La pauvre enfant attendait l'arrêt. Voyant que Robert ne répondait point, elle reprit la parole d'une voix entrecoupée :

—C'est ma mère, monsieur ; je l'aime, malgré ses torts. Si elle est impitoyable pour les autres, elle a toujours été si bonne pour moi ! Elle m'a éloignée de la maison ; elle m'a mise dans un pensionnat ; elle m'a fait élever comme la fille d'un grand seigneur. Mais quand je suis revenue au logis, j'ai bientôt découvert la source odieuse de cette opulence. Oh !

A a

si vous saviez avec quel soin je cherchais les victimes de ma mère afin de panser de ma main les blessures que la sienne avait faites ! Cette pauvre veuve chez qui nous nous sommes vus avait jadis été victime des spéculations de ma mère ; heureusement que sa bourse s'ouvrait toujours pour moi, car elle ne sait rien me refuser, si ce n'est de renoncer à ce genre d'opérations. J'ai fait ce que j'ai pu, monsieur ; je l'ai même menacée de la quitter, si elle ne cessait son affreuse industrie. Elle me l'avait promis enfin, quand ce malheureux billet vint la tenter de nouveau.

Pauline cessa de parler, et ses sanglots redoublèrent.

Tout à coup l'étudiant se leva ; il semblait plus mûr de dix ans. Ce n'était plus le jeune homme qui partage sa vie entre le bal et le billard : il était digne et sérieux. Il releva Pauline, et lui dit d'une voix douce et grave :

—Mon enfant, je consens à sauver votre mère, mais à une condition... c'est qu'elle sera la mienne aussi ; c'est que vous m'accorderez cette main que vous me refusiez si durement hier.

Pauline jeta un cri, un de ces cris de joie qui partent de l'âme. Elle se leva d'un bond, et saisissant la main de Robert :

—O noble cœur ! s'écria-t-elle.

—Maintenant, dit-il, à l'œuvre !

Il passa son plus bel habit noir, accrocha à sa boutonnière sa plus grosse médaille, et prit le bras de Pauline sous le sien. Le concierge courut chercher une voiture. Les deux amans y montèrent. Robert se fit conduire à la demeure de son oncle. Il laissa Pauline dans le fiacre et monta.

Le vieux magistrat était en train de feuilleter le dossier d'un procès.

—Quel bon vent t'amène, cher neveu ? dit-il.

—Le vent de l'affaire que vous tenez probablement entre les mains.

—L'affaire de l'usurière du quartier latin ?

—Précisément. C'est à mon profit que le billet en question a été fabriqué par mes Euryales.

—Ah ! tu appelles cela à ton profit ?

—J'en ai payé de bien plus chers. Et puis, dans cette circonstance, c'était une manière détournée et délicate d'augmenter la dot de ma femme.

—Quelle est cette plaisanterie ?

—Je ne plaisante jamais quand il s'agit de mariage. Ce n'est pas un sujet assez gai pour cela. Bref, j'épouse la fille de Mme Harpagon, votre cliente ; et pour que vous n'en doutiez pas, je vous la présente à l'instant.

Robert laissa son oncle ébahi, courut chercher Pauline et l'amena, moitié de gré, moitié de force. L'oncle indigné voulait se retirer, mais à peine eut-il aperçu Pauline qu'il revint sur ses pas. Il lui semblait la reconnaître. Il s'approcha, la regarda avec ravissement, et s'écria en la contemplant :

—Comment, c'est cet ange ?

—Comme vous dites, mon oncle. Le mot est connu, mais n'en est pas moins juste.

L'oncle de Robert et l'homme noir qui avait rencontré Pauline au chevet des mourans pendant le choléra n'étaient qu'un seul et même personnage. C'est ainsi dans tous les romans et quelquefois même dans la réalité, ce roman par excellence.

— Eh bien, mon oncle, que dites-vous de ma fiancée ? reprit Robert.

— Je dis que tu ne mérites pas ton bonheur. Epouse la bien vite, car si je n'étais pas magistrat, je crois que je l'épouserai moi-même !

Robert, devenu riche par suite d'une réconciliation complète avec toute sa famille, donna la dot de sa femme aux détenus pour dettes, afin que l'argent mal acquis réparât en partie le mal qu'il avait fait. La poursuite en usure contre la belle-mère n'eut pas cours, mais resta suspendue comme une épée de Damoclès sur sa tête et l'empêcha de se livrer désormais à son ancien trafic.

Quand à la veuve de l'ouvrier, elle continua d'être visitée assidûment par son ange.

— Eh bien ! lui dit un jour Robert, vous voyez que je n'ai pas eu besoin de vous pour pénétrer dans ce fameux secret. Je vous félicite, du reste, de l'avoir gardé avec tant d'opiniâtreté.

— Et moi, monsieur, je vous félicite, de mon côté, de l'avoir dédaigné avec tant de bon sens et de raison.

La bonne femme disait vrai. Pour être heureux, malgré les injustes préjugés du monde, il suffit toujours d'avoir le courage de l'être.—*Journal des Demoiselles.*



POÉSIE CANADIENNE.

MATINÉE POÉTIQUE.

LE ROSSIGNOL.

RHANTE petit oiseau ! Déjà sur la colline
Le printemps qui renait reverdit l'aubépine,
Dans nos prés le muguet épanche sa saveur,
Le ruisseau qui murmure arrose chaque fleur
Qui parfume ses bords. Et saluant l'aurore
Du brillant firmament qui leur prodigue encore
Le feu qui les anime au retour du matin,
Le narcisse, l'œillet, la rose, le jasmin
Que dans ton vol joyeux tu courtises sans cesse
Pour répondre à ta voix se couvrent de richesse.

Viens suspendre ton nid au faite de l'ormeau
Croissant si glorieux au pied de ce côteau
N'hésite pas, mais viens, il t'offre son feuillage,
Il veut te garantir des vents et de l'orage.
Sous son toit paternel, de bonheur et d'amour
Qu'un nouvel arc-en-ciel éclaire chaque jour,
Tu verras se réjouir ta compagne chérie
La brise qui folâtre au fond de la prairie
T'apportera ses dons et le fidèle écho
Répétera ta voix aux vierges du hameau.

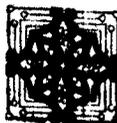
Hélas ! combien de fois reposant sous un chêne
L'homme tant abattu, pour soulager sa peine

Voulut prêter l'oreille à tes tendres accens.
Le cœur encor si froid aux rayons du printemps,
Il cherchait en secret un sentier solitaire,
Il s'oubliait lui-même et la nature entière ;
Et foulant à regret la verdure des champs,
Il détournait les yeux des objets sous ses sens.
Petit oiseau que j'aime, oui, ton chant d'allégresse
A fait vibrer son âme en proie à la tristesse

Pour moi tu chanteras, amant de nos bosquets :
Encor j'irai m'asseoir sous l'ombrage si frais
Des sureaux, des lilas. Si je ne puis sourire
A l'éclat des beaux jours, je t'entendrai me dire :
— Ami, console-toi ! l'homme est né de douleur.
Quel arbre en nos forêts en butte à la fureur
Des tempêtes du nord ne relève la tête
Quel fruit délicieux que l'été nous apprête
N'a point son amertume. Oh ! vis de souvenirs !
Le malheur après lui laisse encor des plaisirs.

St. Benoit, 1850.

CHS. LÉVESQUE.



LE SONGE DE PHILOMÈNE.

(Traduit de l'Anglais.)

UNE nuit, le sommeil à ses regards présente,
Du bonheur qu'elle attend l'image séduisante.
Dans le sein d'un vallon fermé par trois côteaui,
Dont le genêt en fleur ombrage les plateaux,
Elle croit s'avancer, à l'instant où l'aurore
Quitte son lit de pourpre, et de ses feux colore
La cime des forêts, où mille oiseaux divers
Remplissent de leurs chants tous les feuillages verts.

Elle aperçoit bientôt un édifice antique ;
De mousse revêtu s'élève son portique ;
Et de ses tours dans l'air le faite audacieux
S'allonge et se confond avec l'azur des cieui.
Elle entre ; un faible jour à peine éclaircit l'ombre
Des gothiques arceaux, des passages sans nombre ;
Partout à ses côtés règne un calme profond ;
Au seul bruit de ses pas l'écho des murs répond,
Et nul être vivant ne s'offre devant elle.

Enfin, son œil découvre au fond d'une chapelle,
Où des lampes d'airain versent leurs feux tremblants,
Une femme debout, que de longs voiles blancs
Enveloppent entière et cachent à sa vue.
Saisie à cet aspect d'une crainte imprévue,
Elle veut s'éloigner ; mais une douce voix,
Douce comme un zéphyr errant au sein des bois :

"C'est toi que j'attendais ; ne me fuis point, dit-elle,
Ton désir m'est connu ; Dieu lui-même t'appelle,
Et t'invite à goûter loin du monde et du bruit
Un bonheur dont l'image en tout lieu te poursuit.
Viens ici respirer l'air de la pénitence,
Viens cacher aux humains ta paisible existence,
Et, modèle vivant d'espérance et de foi,
Sous ces mêmes parvis rassemble autour de toi
Des vierges, tendres fleurs par tes soins cultivées,
Et dans l'amour divin saintement élevées.

"Ma fille, je descends du séjour des élus,
Pour t'apporter du ciel les ordres absolus.
Il veut qu'abandonnant les pompes de la terre,
Tu fondes dans tes murs le premier monastère ;

Et le ciel saisissait te garde à mes côtés
Un trône éblouissant d'immortelles clartés."

Elle dit, et l'autel d'or et de feu s'allume ;
D'un invisible encens la vapeur monte et fume,
Et l'inconnue alors dévoile, en souriant,
Son front pur comme l'aube aux portes d'orient,
Ses vêtements légers rayonnent d'opulence ;
La tige d'un beau lys dans sa main se balance,
Et dans ses yeux d'azur se peint la majesté.

"Philomène, obéis à la Divinité
Et sois de l'univers l'exemple et la merveille.
Je suis Marie ! Adieu.... "Philomène s'éveille,
Et du songe charmant, trop tôt évanoui,
La splendeur frappe encor son regard ébloui.

.....
.....
.....
"Qu'un cloître ténébreux, solitude profonde,
M'enferme sans retour, et dérobe à mes yeux
D'un monde dont je fuis le séjour odieux !
Dans ce pieux asile ouvert à l'innocence,
Ma voix invoquera la céleste olémence,
Et chantera le Dieu dont les bienfaits touchants
Préserve la vertu du souffle des méchants."

Trop heureuse la vierge à son culte enchaînée
Qui, libre de regrets et du monde éloignée,
Habite ces saints lieux, refuge du malheur !
Une éternelle joie épanouit son cœur :
Vivante pour Dieu seul, dans une paix profonde
Elle laisse gronder les orages du monde ;
Les anges du Très-Haut enchantent son sommeil ;
Nul songe menaçant ne hâte son réveil ;
Et lorsque de la mort sonne l'heure fatale,
L'épouse du Seigneur, innocente vestale,
Le front serein, s'envole aux pieds de l'éternel,
Et s'enivre à longs traits des voluptés du ciel.

EUGÈNE C. LACOMBE.

Montréal, 15 Avril 1850.

MODES POUR L'ÉTÉ PROCHAIN.

QUELLES étoffes crois-tu que nous porterons cet été ?—
J'ai reçu des confidences de nos premiers magasins.
Nous aurons des robes de gros de Naples chiné,—des robes
de jaconas couvertes d'un fouillis de petites fleurs,—des robes
de mousseline avec des volants festonnés,—des mandes
telets en soie, en jaconas ou en mousseline, avec des volants
festonnés,—des katzawecks de taffetas, garnis de volants en
droit-fil, ornés d'une dentelle de laine pareille au taffetas, car
il y a de ces dentelles de toutes les couleurs.... c'est assez
laid, mais c'est la mode. On portera beaucoup de canezons
en jaconas, avec des jabots : col, jabot, manchettes en brode-
rie anglaise, ou bien en mousseline brodée à la pièce : col, ja-

bot, manchettes festonnées en crêtes de coq.—Les chapeaux
seront encore plus évasés que cet hiver, cela me fâche ; il pa-
raît que nous nous laissons d'être bien coiffées.—Je suis sûre
que l'on portera toujours des bottines,—toujours des ombrel-
les ;—quant à celles qui sont fanées, je ne connais que le fi-
let qui ne soit pas trop lourd pour les recouvrir. Il faut tailler
en papier le modèle d'une des huit côtes de l'ombrelle, et le
couvrir de filet, en commençant par le haut, et en rélargissant
son filet à mesure que le modèle l'exige. Lorsque les huit côtes
sont faites, on les réunit par un point passé à droite et à gau-
che. On fait ensuite cinq rangs de filet terminés par une fran-
ge, dont on entoure le dôme de l'ombrelle, puis on entoure de
même le bas de l'ombrelle.

EXPLICATION DE L'ENIGME DE LA LIVRAISON DE MARS.

GUILLAUME, prince d'Orange-Nassau, fils de Guillaume II, stathouder, et de Henriette Stuart, fille de Charles Ier., resta orphelin de bonne heure, et fut éloigné du stathoudérat, par les Etats de la Province de Hollande, ennemis de la maison de Nassau. Il grandit au milieu des troubles, toujours éloigné du pouvoir, et par les frères de Witt, grand pensionnaire, et par les intrigues de Cromwell, qui craignait que ce jeune prince, parvenu à la tête du gouvernement de sa patrie, ne cherchât à venger la mort de son aïeul, Charles Ier. Mais en présence des armements de Louis XIV, les Provinces se réunirent et nommèrent Guillaume capitaine général de la République Batave pour la campagne qui allait s'ouvrir. Le roi de France, rompant la paix d'Aix-la-Chapelle, venait de déclarer brusquement la guerre aux Provinces-Unies, et Charles II, roi d'Angleterre, s'allia avec lui, oubliant l'hospitalité généreuse que jadis il avait reçue sur le sol Batave. Les chefs effrayés voulurent demander la paix, mais ils rejetèrent les conditions humiliantes auxquelles elle leur était offerte, et Guillaume, quoique âgé à peine de vingt-deux ans, communiqua son courage et son énergie à sa patrie. Il fit percer les dunes, arrêta l'armée de Louis XIV, en lançant sur elle les flots de la mer, et en même temps il abandonna aux particuliers lésés les revenus de toutes charges. Sa politique intéressa bientôt l'empire et les puissances du Nord à se réunir contre la France, et il devint le centre de cette coalition. La campagne fut rouverte en 1673 ; le stathouder reprit Naerden sur les troupes françaises, et tantôt vaincu, tantôt vain-

queur, il soutint fièrement la lutte pendant dix ans, au nom de son faible pays, contre le puissant roi de France. Un de ses amis, blâmant sa résistance obstinée, lui disait : " Vous n'empêcherez pas votre patrie d'être prise.—On ne m'empêchera pas au moins, dit Guillaume, de mourir dans un fossé en la défendant !" La paix de Nimègue fut signée en 1768.

L'Angleterre, mécontent du gouvernement de Jacques II, jeta les yeux sur Guillaume, qui descendait des Stuarts par sa mère, et qui avait d'ailleurs épousé la princesse Marie, héritière présomptive des Trois-Royaumes. Il accepta les offres qu'on lui fit, détrôna son beau-père, et s'assit à sa place, entachant par cet acte d'ambitieuse ingratitude, une vie jusqu'alors si généreuse et si pure. Il régna sous le nom de Guillaume III, conservant du reste le stathoudérat de la République Batave (1688).

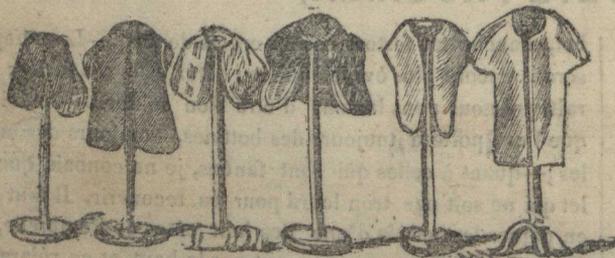
Il continua avec acharnement la guerre contre la France, voyant un ennemi personnel dans le roi qui avait offert une noble hospitalité à Jacques II, et qui voulait le rétablir sur son trône. Souvent battu, jamais découragé, Guillaume fut, par son intrépidité, ses ressources, sa politique, un ennemi redoutable pour Louis XIV ; il allait, en 1702, se mettre à la tête des armées coalisées contre la France, lorsqu'il mourut au palais de Kensington, des suites d'une chute de cheval.

Il ne laissa point de postérité ; Guillaume-Charles de Nassau, son cousin, lui succéda dans le gouvernement de la République, et Anne Stuart, sa belle-sœur, devint après lui, reine de la Grande-Bretagne.

Mme. E. R.

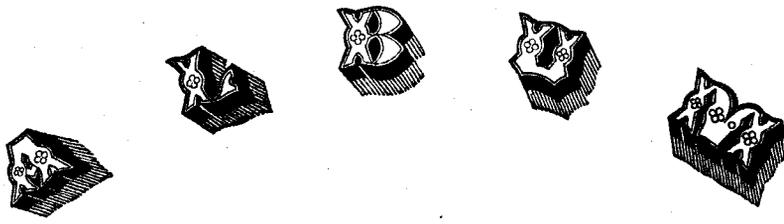
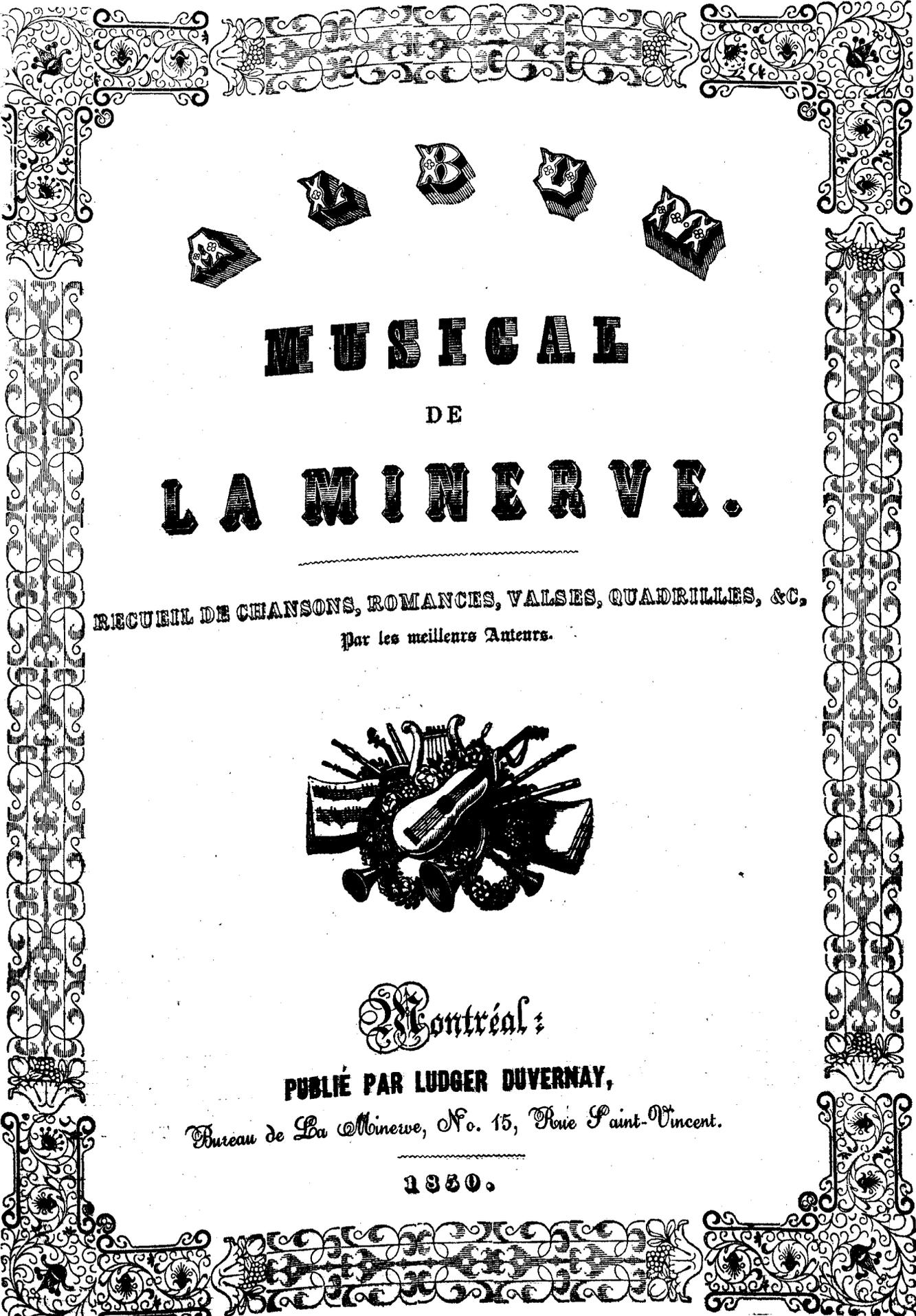
(Journal des Demoiselles.)

REBUS.



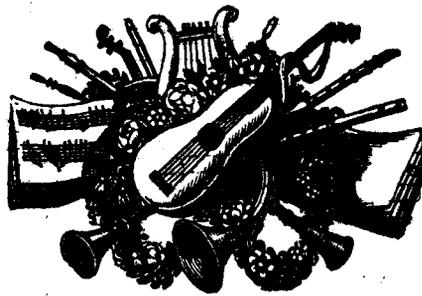
Explication du REBUS de la dernière Livraison.

Quand il n'y a plus de foin au ratelier les ânes se battent.
Camp—Isle—Nid—A plus DE—Foin—Os—Ratelier—les ânes se battent.



MUSICAL
DE
LA MINERVE.

RECUEIL DE CHANSONS, ROMANCES, VALSES, QUADRILLES, &C.
Par les meilleurs Auteurs.



Montréal :

PUBLIÉ PAR LUDGER DUVERNAY,

Bureau de La Minerve, No. 15, Rue Saint-Vincent.

1850.

ALBUM MUSICAL DE LA MINERVE.



TERESA.

CHANSONNETTE.

Paroles de Mme. Amable TASTU.—Musique de F. MASSINI.

Allegro. M. $\text{♩} = 132$.

PIANO.

The first system of the musical score consists of two staves. The upper staff is the vocal line, and the lower staff is the piano accompaniment. Both are in the key of D major (one sharp) and 3/4 time. The tempo is marked 'Allegro. M.' with a quarter note equal to 132 beats per minute. The piano part begins with a forte (*f*) dynamic. The vocal line starts with a half note 'Te' followed by quarter notes 're', 'sa', and 'tout'. The piano accompaniment features a steady eighth-note accompaniment.

•\$. *f* e marcato.

The second system of the musical score continues the vocal line and piano accompaniment. The vocal line includes the lyrics: 'Te-re - sa ! tout est noir ! Où vas-tu la bel - - - le ? Te-re - sa'. The piano accompaniment continues with the same eighth-note pattern. Dynamics include *f* and *ff*. A '3' (triple) is marked above the vocal line for the word 'le'. The piano part features a *f* dynamic at the start of the system.

lancé. \wedge

jouven - celle, Où vas - tu ce soir ?

FIN.

Couplet. *f* plus doux.

L'ombre des cieux plus froids, plane sur les bois pleins de feuilles grises ! vas - tu, seule, en se -

m f

crêt, sous l'abri dis - cret é - cou - ter les bri - - ses ? sur ton front bais - sé leur souffle gla -

m f

Ral - - - len - - - tan - do.

cé lais-se-ra sa trace!..... crains le vent qui passe, les bois et les loups, reste près de

P suivez. *dim*

p Rallen - - - - - tan - - - - - do.

nous. Te - re - sa, Te re sa, où vas - tu?

P suivez le chant. *PP* *cres.*

Là, plus loin, c'est le bal,
Plaisir sans égal,
Où toujours tu brilles !
Vas-tu, d'un pas si prompt,
Balancer au front
Des joyeux quadrilles ?
Mais, voici l'instant
Que chacun attend,
Voici la veillée !
Ah ! sous la feuillée
Laisse tous ces fous,
Reste près de nous !
Teresa, Teresa, où vas-tu
Teresa ! tout est noir !
Où vas-tu la belle ?
Teresa jouvencelle,
Où vas-tu ce soir ?

Mais, je devine hélas !
Fillette, où tu vas
Si loin du village ;
C'est l'époux qui demain
Recevra ta main,
Qui t'attend, je gage !
Si près du bonheur
Tu n'auras pas peur
Dans la nuit épaisse,
Malgré la tristesse
De nos cœur jaloux,
Laisse, laisse-nous !
Teresa, Teresa, laisse nous !
Teresa ! tout est noir !
Hâte-toi la belle !
Teresa, jouvencelle,
Teresa au revoir !